# BRIEVES DISSERTATIONS
SUR L'USAGE
# DES BAINS CHAUDS,
ET PRINCIPALEMENT
## DE CEUX D'AIX EN SAVOYE.
ET SUR
# LEFFET DU MERCURE,
POUR LA GUERISON DE LA VEROLE:
EN FORME D'APOLOGIES.

*Par Maistre* JEAN PANTHOT, *Docteur Medecin de l'Université de Montpelier, Conseiller & Medecin ordinaire du Roy, Doien du College des Medecins de Lyon.*



A LYON,
Chez JACQUE GUERRIER, marchand Libraire à la Place du Grand College.

M. DCC.

*AVEC PERMISSION ET APPROBATION.*


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



# A MESSIRE GUY CRESCENT FAGON, CONSEILLER du Roy en tous ſes Conſeils, & ſon premier Medecin.

*Non illo melior quiſquam, nec amantior æqui.* Ovide.



ONSIEUR,

Nôtre invincible Monarque, qui agit en tout ce qu'il entreprend par luy-même, avec un diſcernement ſans égal, nous a fait connoître entierement, quand il vous a choiſi pour ſon premier Medecin, & le depoſitaire du bonheur de ſon Etat, Que l'on ne pouvoit jetter les yeux parmi tous les Scavans du Monde, ſur une perſonne plus éclairée & plus accomplie, que vous l'avez toûjours paru en toutes les occaſions les plus conſiderables, de vous ſignaler. Ce juſte choix nous a fait comprendre, que ſur les propoſitions & les nouveautez qui naiſſent dans la Philoſophie, dans la Medecine, & dans toute la republique des Lettres, l'on ne peut ſoûmettre les opinions & les ſentimens particuliers, qui ſoûfrent quelque difficulté, à un Arbitre

plus penetrant, plus équitable, & plus digne de ce grand employ, quand il vous a honnoré de ce prix inestimable, qui n'étoit dû qu'à Vous.

*Omnia sua ornamenta sibi debuit,*
*Vir maximus. Patercul de Cicer.*

Il n'apartient qu'à Vous, qui este le premier plus dignement par vôtre grand mérite, & par une juste distinction, deuë à tant de rares qualités, que vous possedés si avantageusement, que par le sublime rang où ce Grand Roy vous a élevé, sur tant d'Illustres & de Sçavans, de decider sur l'erreur & la verité des questions, qui semblent douteuses ou incertaines dans leur usage. Ils sont tous soûmis à vos jugemens, avec une deferance si respectueuse, qu'elle nous a fait juger, que leurs vœux ont prévenu la justice que vous a rendu Sa Majesté, lors qu'Elle vous a fait le chef de la Medecine, & que cet heureux choix a rempli entierement nos desirs, & comblé nôtre attente.

*Te non præstantior alter scive potestates herbarum usumque medendi.* Pline.

Mais pour ne pas m'éloigner sur un sujet, qui passe la sterilité & la foiblesse de ma Plume. Vous scavez, MONSIEUR, que la Medecine seroit encore dans l'obscurité où Elle a pris naissance en ses premiers commencemens, sans pouvoir sortir de cet état, ny s'élever jusques à la perfection où Elle est parvenuë, si les Scavans, & tous ceux qui travaillent pour la gloire, ne s'étoient appliqués par de serieuses meditations, & de longues experiances à chercher les moyens de tirer

du néant & de l'oubli un ſi grand & ſi important Ouvrage. Ils n'ont rien oublié, pour perfectionner cette noble & merveilleuſe erudition, par leurs applications continuelles, afin de donner à la poſterité le digne ſujet de leurs plus ſerieuſes occupations, qui devoit être la principale partie de leur Etude, pour apprendre à ſe connoître dans la ſanté, & trouver l'Art de ſe guerir dans la maladie.

*Medicina erat rudis & inculta.*

Toutes ces raiſons ont eſté les motifs les plus loüables, qui ont porté les Curieux & les Scavans, à rechercher les voyes les plus certaines, & les plus propres à illuſtrer une connoiſſance ſi neceſſaire au repos & à la felicité de l'Homme, qui n'auroit pû ſubſiſter long-temps, ſans le ſecours qu'il reçoit inceſſamment des lumieres, que produiſent tant de ſpeculations & d'experiences les mieux établies. Elles luy fourniſſent un ſi grand nombre d'écris, de Livres & de Volumes, remplis d'êruditions capables d'éclairer un eſprit qui s'applique à la perfection d'une ſcience ſi utile & ſi neceſſaire à ſoûtenir la vie; puis qu'elle luy aprend qu'il n'eſt point de connoiſſance plus importante à l'Homme que celle de l'Homme même. C'eſt pourquoy le divin Platon le definit θαῦμα, θαυμάτων.

J'oſe me flatter, MONSIEUR, que vous ne deſaprouverés pas qu'en des ſujets peu conſiderables, & en des propoſitions de petite importance, comme celles, que je prens la liberté de vous offrir dans cet Ouvrage, je ſuive l'exemple de tant d'Illutres, qui ont

éclarci avec beaucoup de ſuccés les difficultés & les miſteres les plus cachez de la Medecine. Ils y ont ſi utilement excellé, que nous admirons aujourd'hui, les belles découvertes, & les Ouvrages incomparables, qui ſont des fruits glorieux,dignes d'une memoire éternelle, où la poſterité animée par le deſir le plus preſſant & la plus loüable inclination de les ſurpaſſer, s'éforcera de finir avec éloge, ce qu'ils ont ſi heureuſement commencé.

Sur de ſi grands projets, principalement ſous l'honneur d'une auſſi grande protection, que la vôtre, je proposeray en cet opuſcule, indigne de paroître authoriſé d'un nom auſſi illuſtre, que le vôtre, mes reflections ſur l'uſage des bains chauds, particulierement de ceux d'Aix en Savoye, & ſur la gueriſon de la Verole par le Mercure, contre ceux qui publient, que l'on peut ſe ſervir de ces grands remedes ſans le conſeil, & l'avis d'un ſçavant Medecin.

Je vous ſupplie, MONSIEUR, ſi je ne ſuis pas aſſés heureux, pour vous propoſer dans cet opuſcule des ſujets dignes de vous & qui vous plaiſent, que la paſſion de me conſerver un peu de part en l'honneur de vôtre ſouvenir, me donne lieu d'eſperer, que vous me ferés du moins la grace de le recevoir, comme une marque inviolable du zele, & du reſpect avec lequel je ſuis.

*Publica morborum requies, commune Medentum auxilium, præſens numen, amica ſalus.* Ovide.

MONSIEUR,

VOSTRE tres-humble & tres-obéïſſant ſerviteur, PANTHOT Doien.

# AU LECTEUR.

*Aquarum præſertim calidarum mira ſalubritas.* Pline.

LES perſonnes capables de donner une juſte Approbation aux plus fameux & aux plus grands remedes, comme aux moindres, conſidereront toûjours les Bains d'Aix en Savoye, & tous les autres de cette qualité, comme des effets merveilleux de la nature, qui ſurpaſſent ce qu'on peut dire de leurs vertus; L'on y voit toutes les années dans la ſaiſon propre à leur uſage, une affluence de malades, & de curieux innombrable, pour y admirer leur beauté, & reſſentir de ces Fontaines ſalutaires, quelques ſoulagemens à leurs maux, où une parfaite gueriſon.

L'on y conſidere particulierement leur cours, qui n'a poſſible point eſté interrompu depuis le commencement du monde, & ne ceſſe de fournir une tres-grande quantité d'eau, d'une chaleur exceſſive, chargée d'un ſouffre penetrant, que l'on voit ſurnager dans les Reſervoirs par petits pelotons, & ſe décharger entre deux Montagnes, pour former un Lac de quatre ou cinq lieües de long, une de large, & l'on y peſche de tres-excellens Poiſſons.

Ce qui paroît plus admirable en l'effet des gueriſons ſurprenantes qu'elles produiſent chaque jour, eſt que dans les maladies auſquelles elles conviennent, & où tous les autres remedes avoient eſté inutiles, ſans aucun eſpoir de rétour, elles ont procuré à pluſieurs que l'on croioit incurables une ſanté parfaite où beaucoup de ſoulagement. Ils en ont joüi heureuſement pendant une aſſés longue ſuite d'années aprés leurs gueriſon, & n'auroient pû ſubſiſter long-temps dans le mauvais état où ils étoient reduits, s'ils n'avoient eu récours à ce grand remede, pour être ſoulagés de la violence des maux qu'ils ſouffroient.

Je n'ay en cette occaſion qu'à publier avec juſtice les grandes vertus de ces eaux merveilleuſes, & à m'expliquer en peu de

mots du mauvais usage que plusieurs en font tres-mal à propos, qui mettent les Malades dans un Bain universel, lequel ne doit estre que particulier, comme je le feray connoître dans la suite de cette Dissertation, pour ne pas nuire à tout le corps, n'ayant dessein que de guerir une partie. Je suis en cela persuadé que Messieurs les Medecins n'ont point de part à cette conduite, ils sont trop prudens, & trop éclairés pour tomber dans ces inconveniens; car si on les consultoit, ils n'appreuveroient pas ces manieres, practiquées seulement par des gens de service, qui se mêlent de gouverner les Malades, lors qu'ils ne sont pas conduits par les Medecins.

Je propose que la Douche prise à neuf heures du soir, ou à l'heure du couché, à plus de force & de vertu, que celles que l'on fait pendant le jour, qui ne sont pas si utiles, & j'en donne des raisons tres-particulieres. Je retranche les sueurs excessives, qui affoiblissent extremement les Malades; car elles enflament, & leur ôtent les moyens d'aller aussi souvent à la Douche qu'il est necessaire, pour arriver à une entiere guerison.

Je détermine le temps auquel les Bains conviennent plus utilement, & je donne les raisons, qui les rendent d'un plus grand usage en Eté, qu'en Hyvert, quoy qu'ils soient plus chauds en cette rigoureuse saison dans laquelle ils devroient produire de plus grands effets, puis qu'ils ont plus de force & de chaleur.

Enfin je propose l'usage de la Panacée, pour la cure de la Verole, preferablement à l'onguent, aux emplatres, aux parfums & aux sueurs, dont les Anciens se sont servi fort long-temps, avec moins de succés, que par tous les autres remedes, que la nouveauté nous fournit en cette matiere. C'est pourquoy on ne croit pas que l'on manque de guerir aussi souvent cette honteuse maladie, par les remedes nouvellement inventés, que par ceux de l'ancienne methode, où l'on a remarqué des défauts & des manquemens, qui la rendent moins seure, & plus incertaine dans son operation.

*Approbation de Monsieur Choade, Docteur de la Maison & Societé de Sorbonne.*

QUoyque les deux Dissertations que Monsieur Panthot Doien du College des Medecins de Lyon, donne au Public, ce qu'il a composé avec beaucoup d'erudition & de netteté, l'une des Bains chauds, comme sont ceux d'Aix en Savoyes & de plusieurs autres; l'autre sur l'usage du Mercure, & la nouvelle maniere de guerir les maux Veneriens, ne soient pas de mon ressort, je n'ay pas laissé de les lire, pour rendre témoignage qu'il n'y a rien dans ces deux Dissertations, contre la Foy, & contre les bonnes Mœurs, & qu'il a raison de se plaindre de ce que les Chirugiens entreprennent la guerison de ces maux, sans le ministere des Medecins, qui ordonnent les Remedes par science, & avec beaucoup d'experiance. A Lyon ce 6. Octobre 1700. CHOADE.

---

*Approbation des Medecins du College de Lyon, sur les Dissertations que Mr. Panthot Doien dudit College, a donné au Public.*

LES Dissertations que Monsieur Panthot a fait sur l'usage des Bains, & sur l'effet du Mercure en la guerison de la Verole sont trop utiles au Public, pour n'être pas mises au jour avec Eloge, sans priver les Curieux & les Scavans d'une satisfaction tres-considerable. Elles contiennent plusieurs Observations, que sa profonde erudition & sa longue experiance luy ont acquis. Elles seront aussi d'un tres-grand secours aux Malades qui sont dans une indispensable necessité de recourir à ces deux puissants Remedes, dont on ne peut se passer quand on a le malheur de tomber dans les maladies, ausquelles ils conviennent absolument. L'on peut dire sur ce sujet à l'imitation de Seneque, que nos Anciens ont beaucoup travaillé à inventer des Remedes: mais qu'ils leurs ont laissé beaucoup de difficultés à resoudre, qui sont reservées à ceux qui suivront l'exemple de Monsieur Panthot, quand ils travailleront à les enrichir par leurs curieuses recherches, & leurs applications continuelles, pour faire de plus grandes découvertes dans la Medecine & dans la Philosophie. *Multa egerunt, qui fuerunt ante nos, sed non peregerunt; multum restat adhuc operæ, multumque restabit, neque ulli nato post mille sæcula pæcidetur occasio aliquid adhuc adijciendi.*

A Lyon ce 1. Octobre 1700. MARQUIS, FALCONET, POTOT, MALARD.

---

*Approbation de Messieurs les Procureurs Scyndics du College de Lyon.*

L'ON ne peut estre informé des grands services que Monsieur Panthot Doien du College des Medecins de Lyon rend continuellement au Public, dans l'exercice de la Medecine, sans luy être tres-redevable de ce qu'il veut bien encor employer le peu de loisir que ses grandes occupations luy laissent à écrire ses Reflexions, & ses Remarques sur divers sujets de la Theorie & de la Pratique de cette belle Science. Celles qu'il donne dans ce Livre sont sans doute tres-curieuses &

tres-utiles, il & soûtient parfaitement la reputation qu'il s'est acquis ; par les autres Ouvrages, qu'il a donné au Public avant celuy-cy, dont-il ne sera pas moins satisfait. A Lyon ce 2. Octobre 1700. *Signé*, DELAMONIERE Ancien Procureur du College : BRETONNIER, second Procureur du College.

---

*Permission de Monsieur le Procureur du Roy de Police.*

VEU les Dissertations sur l'usage des Bains-Chauds, & principalement ceux d'Aix en Savoye, & sur l'effet du Mercure pour la guerison de la Verole. Je consens, qu'il soit permis à Monsieur Panthot Doien du College des Medecins de cette Ville, de faire imprimer lesdites Dissertations, avec les deffenses accoûtumés. A Lyon ce 9. Octobre 1700. AUBER.

PErmis d'imprimer. A Lyon ce 16. Octobre 1700. DUGA.

*REPONSE DE MONSIEUR FAGON, PREMIER Medecin du Roy, sur le petit Ouvrage que luy a dedié Monsieur Panthot, dont le Paquet qui étoit composé de six exemplaires, a été retenu pendant quatre mois, & ouvert, dont-on en a sorti deux exemplaires; c'est pourquoy il luy repond sur le champ en ces termes, pour le tirer de peine.*

*A Versaille ce 24. Janvier* 1701.

MONSIEUR,

Je trouvay hier en arrivant de Marly, quatre exemplaires, des deux Dissertations, que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, & que mon Secretaire venoit d'apporter de Paris. Je ne sçay qu'elle raison a obligé Monsieur * * de les garder si long-temps avant que les remettre entre les mains de mon Fils au Jardin Royal. Je suis faché Monsieur, que ce retardement m'ait empêché de vous en remercier plûtôt, & vous ait donné sujet d'être en peine de ce qu'ils étoient devenus, comme je l'apprends par vôtre Lettre du vingt-deuxiéme du courant, que je reçois presentement. Je vous suis tres-obligé Monsieur, de l'honneur que vous m'avez fait, en me les dediant, & en prenant la peine de me les envoyer, & j'ay beaucoup d'impatience de joüir du plaisir de les lire, dont je n'ay pû encor trouver le temps. Mais je n'ay pas besoin de cela, pour être assuré de leur valeur; Je connois l'eloquence & l'erudition de tout ce que vous écrivez; mon nom en a esté déja honoré plus d'une fois, & je le seray toûjours infiniment de tout ce qui me viendra de vôtre Plume, qui soûtient avec éclat cette reputation, qui a fait autrefois trembler ceux qui se disposoient à donner chez vous des preuves de leur eloquence.

Ceux qui liront vos Ouvrages, ne manqueront pas de vous rendre la justice que merite vôtre application, & celle de vôtre College, à travailler pour le bien public; mais personne ne vous la rendra avec un estime plus parfaite, que celle avec laquelle je suis.

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble, & tres-affectionné serviteur, FAGON.

*LETTRE DE MONSIEUR DE BELESTRE PROFESSEUR Regent dans l'Université de Paris.*

MONSIEUR,

Vous me permetrez de vous remercier encor une fois, de l'honneur que vous m'avez fait, de me faire part de vos sçavans Ouvrages, qui font admirer vô-

tre feu, qui ne diminüe en rien ; Vos raiſonnemens étans auſſi ſolides que fleuris, & vos Deſcriptions auſſi vives que regulieres. Tout chez vous coule de ſource, vous n'avancez rien d'inutile, vous n'obmettez rien qui ne ſoit neceſſaire ( habile Phiſicien ) il ſemble que les ſecrets de la nature ceſſent de l'être, quand vous les developez, & vôtre ſtile nourri de la lecture des bons Auteurs, eſt tel que les Sçavans y découvrent de la profondeur, ſans que les autres le trouvent obſcur & trop élevé. Ne regardez pes cecy comme le ſentiment d'un particulier, c'eſt celuy de tous ceux de nôtre Corps, auſquels j'ay communiqué vos belles Diſſertations, qui tous vous regardent comme étant incapable d'être ſurpaſſé par tout-autre que par vous même, & comme le modele de ceux qui excellent en nôtre Art.

Je crois que Monſieur Regis vous a écrit, & je ſouhaite que vous receviez bientôt le Paquet de nos Theſes, que j'ay donné au R. P. Superieur des petits Peres, pour vous les faires tenir; c'eſt bien peu de choſe en comparaiſon de ce que vous m'avez envoyé : mais il n'appartient qu'a vous de faire de ſi riches preſens, je ſuis avec bien du reſpect.

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur, DE BELESTRE.

*De Paris ce 20. Février 1701.*

## *LETTRE E'CRITE A MONSIEUR PANTHOT, Doïen du College des Medecins de Lyon, par le Sçavant Mr. Regis.*

MONSIEUR,

Il y a long-temps que vons auriez eu de mes nouvelles, ſi ma ſanté me l'avoit permis plûtôt ; je ſuis même obligé de me ſervir d'une main étrangere, pour vous reïterer l'eſtime que j'ay toûjours fait de vôtre perſonne, & de vos ſçavans Ouvrages. On y trouve par tout des raiſons ſi ſolides, & des preuves ſi complettes, qu'il y a ſujet d'eſperer qn'ils ſeront reçus avec une approbation ſinguliere des Sçavans, & l'eſtime generale de tout le monde. Les Medecins y apprendront à regler leur demarches ſur les mouvemens de la Nature, dans la production de ſes Ouvrages.

Continuez, Monſieur, à perfectionner un Art qui ſeroit tres-illuſtre, s'il ny avoit que des perſonnes de vôtre merite, qui s'en mélaſſent. Obligez moy de croire, que de tous les amis, que vos manieres ſi obligeantes vous font tous les jours, il ny en a point qui ſoit plus particulierement, que je le ſuis.

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur, REGIS.

*A Vichi ce 15me Juin 1701.*

*LETTRE DE MONSIEUR FOUET, Conseiller & Medecin ordinaire du Roy, Intendant des Eaux & Bains de Vichi, sur les Dissertations du Sieur Panthot, Doyen du College des Medecins de Lyon.*

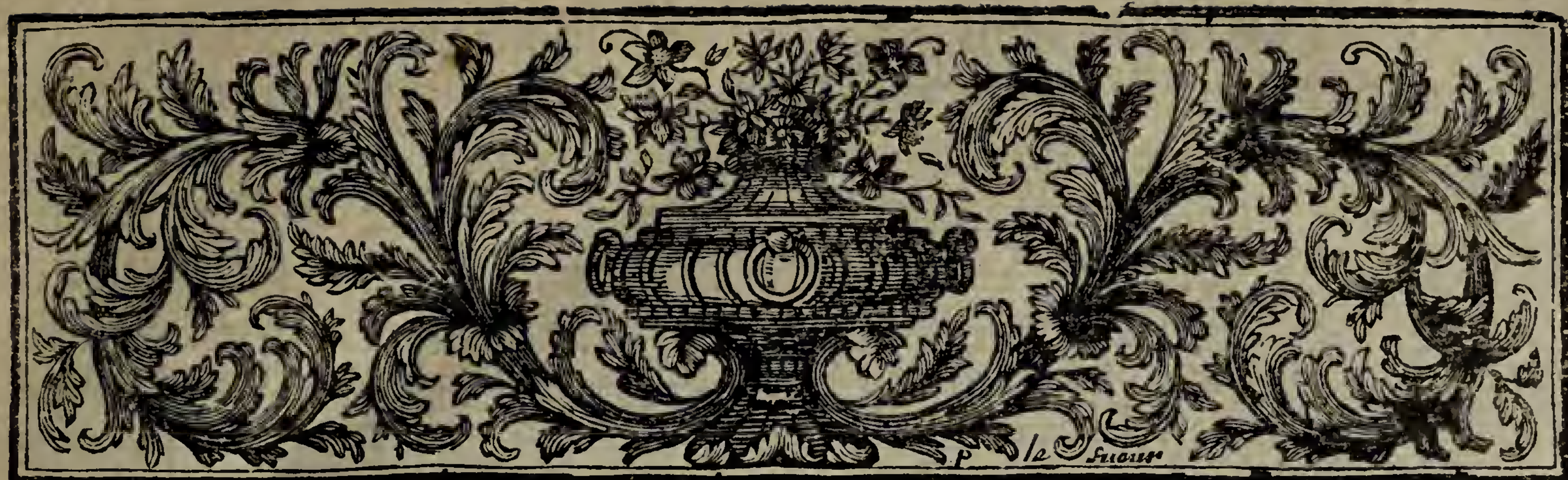
MONSIEUR,

Je vous remercie tres-humblement de l'honneur que vous m'avez fait de m'envoyer vos Dissertations sur les Bains Chauds, & sur l'effet du Mercure. Je les ay lû avec un tres-grand plaisir, & une application singuliere. Je ne m'aviseray pas de faire l'éloge de ces Ouvrages, aprés que les plus grands, & les premiers Maîtres de l'Art s'y sont épuisez, en nous disant, MONSIEUR, tout ce qu'il y a de plus glorieux pour un Autheur de vôtre merite. Je me contenteray de vous assurer, que je n'ay rien vû en ce genre, qui fût d'un plus excellent usage pour la pratique, que tout ce vous dites des Bains chauds; je croiois que vingt-sept à vingt-huit ans de pratique des Bains & des Douches de Vichi, ne me donnoient pas lieu d'ignorer aucune des manieres d'en bien & parfaitement user; cependant, MONSIEUR, je suis bien loin de mon compte, puisque j'apprens aujourd'huy deux ou trois nouveautez, dont je ne me suis jamais avisé, ni oüi dire, que ceux qui m'ont precedé y ayent pensé, & nos Voisins, qui ont plus d'experience que moy, s'ils sont de bonne foy, avoüeront comme moy, que vous nous apprenez beaucoup de bonnes choses, que nous devons suivre à l'avenir pour le bien public. Ce qui nous frappe le plus, est que vous nous assurez, MONSIEUR, que vous avez fait prendre le Bain & la Douche plusieurs fois par jour, même aprés un leger souper, à neuf heures du soir; cet usage de l'aprés-soupé gendarmera bien de Medecins, qui ne se donneront pas la peine de refléchir sur les solides raisons que vous nous en donnez, qui me paroissent demonstratives. Rien de mieux pensé, rien de plus foncier, tout ce que vous dites est decisif, & part de source; il falloit une plume comme la vôtre. soûtenuë par une si profonde erudition; en un mot il falloit un Doyen du College de Lyon, pour abbatre mon orgueil, & me faire trembler, quand je parleray des Bains chauds & des Douches. Je me croiois

être Maitre en cet Art, & pouvoir en donner, en parlant, ou par écrit, toutes les plus ſçavantes Regles ; mais ſans vouloir rien dire au deſſus de ce que vous propoſez, je vous fais une confeſſion ſincere, que juſques ici je n'ay fait qu'eſlairer cette matiere, aprés que j'ay lû vôtre Diſſertation, j'ay compris que l'honneur d'épuiſer cette matiere vous étoit reſervé ; & je vous jure, MONSIEUR, que je ne commenceray jamais aucune Saiſon des Bains & des Eaux, que je ne liſe plus d'une fois vôtre Livre, qui me ſera un Guide aſſuré dans les difficultez qui ſe preſenteront pour l'uſage de nos Bains & de la Douche. Il ne tiendra donc pas à moiy que je ne commence de faire baigner mes malades aprés le ſouper, comme vous le propoſez. La nouveauté gendarmera des jeunes Medecins qui ſont nouvellement debarquez ; mais etant auſſi honnêtes & auſſi éclairez que je me le ſuis proposé, j'eſpere que m'ayant vû rompre la glace, ils ſeront aſſez hardis pour me ſuivre. Je ne vous dis rien, MONSIEUR, ſur vos ſçavantes Reflexions que vous faites pour l'effet du Mercure ; je vous avouë que rien n'eſt ſi ſurprenant que cette Diſſertation ; cela merite une plus longue meditation ; car tout me paroit au deſſus de moy, ce ſera lorſque j'auray pris des forces pour m'y appliquer, parce que je reviens d'une grande maladie. Je ſouhaiterois, MONSIEUR, de trouver une occaſion qui en valût la peine, de nous procurer l'avantage de voir icy Monſieur vôtre Frere ; car je l'ay vû operer en ce païs avec un grand ſuccez : je l'eſtime comme un des plus habiles pour l'operation de la Pierre, ainſi je ne negligeray rien pour lui faire plaiſir & ſervice au malade. Je ſuis avec un tres-grand reſpect.

MONSIEUR,

*Vôtre tres-humble & tres-obeïſſant*
*Serviteur* FOUET.



# BRIEVE DISSERTATION SUR L'USAGE DES BAINS CHAUDS, ET PRINCIPALEMENT DE CEUX D'AIX EN SAVOYE, EN FORME D'APOLOGIE.

*Doctrina quam vana ubi deest prudentia:* Socrate.



L'ESPRIT de l'Homme a toûjours esté si fortement attaché à suivre les pensées qui forment ses premiers sentimens, que le mauvais succés, ny les plus dangereuses suites n'ont pas esté capables de le faire rentrer en luy-même, pour se méfier de sa conduite, & chercher des routes certaines où plus convenables au choix, qui doit le déterminer : mais il est trop prévenu en son erreur, sur les sujets les plus importans & les plus necessaires à son état, pour ne pas se flatter d'avoir dans l'obscurité de sa raison & la foiblesse de son esprit, ce qu'il ne peut trouver, que dans une parfaite intelligence. il

Ces déreglemens qui naissent d'un si mauvais principe, ne sçauroient se proposer qu'un objet trompeur, & un succés malheureux, qui le seduit & le jette dans un desordre continuël, pour n'avoir pas cultivé son esprit, & perfectionne son raisonnement autant qu'il le doit faire, dans une vie peu capable de ressentir & de connoître la grandeur & l'état sublime auquel il est destiné, s'il s'étoit mieux appliqué à se connoître. Cette disgrace fait avorter toutes ses entre-

prises, lorsqu'il s'abandonne au torrent d'une fauce opinion qui l'entraine. *Tanquam oves sequentes gregem, euntes quo itur, sed non euntes, quo eundum est,*

C'est un mal commun à la plus grande partie des Hommes, quand ils negligent de récourir à la lumiere & aux conseils, qui doivent regler leurs desseins, pour arriver facilement à la fin qu'ils se proposent, dont les moyens ne se trouvent jamais dans la confusion de ses pensées, & les tenebres d'un esprit attaché à la bassesse d'une vie peu conforme à sa penetration. Le conseil est le certain & l'infaillible, qu'il faut chercher avec plus d'exactitude & d'application, pour ne pas tomber dans l'égarement, qui l'éloigne des voyes les plus seures, crainte déchoüer contre le premier écueil, faire avorter ses desseins & ses plus considerables entreprises.

Parmi les erreurs & les manquemens les plus grossiers où sa foiblesse peut le jetter, celle de ne pas chercher les veritables instructions, qui luy aprennent la methode de rétablir la santé quand on la perduë & celle de la conserver, sont à mon avis les plus dangereuses. La vie luy est donnée pour travailler incessament à sa conservation, comme au bien le plus précieux & le plus cher qu'il puisse posseder dans son être. La santé qui la perfectionne est un don inestimable, qui le fait joüir avec une douceur sans pareille des plaisirs de la vie, & l'eleve à une joüissance heureuse & parfaite, qu'il ne peut connoître qu'aprés qu'elle luy a esté ravie. *Consilia mala putantur in malo exitu Euripid.* C'est pourquoy il a esté comblé & favorisé de graces infinies par l'effet d'une providence admirable, qui luy donne tous les biens necessaires propre à soûtenir la santé & la vie, par la quantité & la diversité des alimens tres exquis & d'un goût merveilleux, tous extremement utiles dans l'excellence, la bonté & la délicatesse de la matiere, que l'on y trouve, c'est pour solliciter agréablement son appetit à suivre la necessité où il est de donner sa peine & ses soins les plus importans, afin de tout entreprendre pour sa conservation. Il donne ensuite des marques de sa fecondité, & n'oublie rien autant qu'il le peut de renaître dans ses successeurs, & de trouver dans son espece, ce qu'il ne peut obtenir pour luy-même.

Il a reçû pour se soulager une quantité de medicamens qu'on ne peut expliquer, tres-propres au rétablissement de sa santé, & à la guerison des maladies, qui en troublent le répos & le jettent enfin dans la necessité de mourir par leurs violences. Cette profusion de

liberalités & de graces montrent évidemment, que cette providence incomprehensible n'a rien oublié, pour le mettre dans une felicité, qui le rendroit parfaitement heureux, si l'instabilité d'une vie perisable ne luy faisoit connoître sans cesse, qu'il doit mourir, pour aspirer à une vie plus parfaite & plus heureuse. Au milieu de tous ces avantages & au travers de tant de biens, l'homme peu content & satisfait de toutes ces faveurs qui luy sont données, sans regle & sans mesure, n'en profite pas toûjours autant qu'il le devroit, & méprise souvent la santé & la vie, quand l'un & l'autre souffrent quelque alteration, dont les suites sont capables de détruire les principes qui le composent. Ils ne peuvent subsister que dans la juste harmonie, l'union, la tranquilité, qu'un bon temperament & la santé parfaite produisent, quand elle est bien conservée & soûtenuë par le conseil d'un Medecin sçavant & sage, qui veille à guerir l'un & à conserver l'autre avec toute la prudence qui luy convient.

Pour y parvenir supposé cette prudente & bonne conduite, on commence ordinairement les Remedes dans les maladies, qui ne sont pas violantes, comme l'apoplexie, les fievres malignes, & plusieurs autres, par les plus doux ou par les mediocres, & s'ils ne suffisent pas, l'on passe insensiblement à ceux qui ont plus de force & de vertu; c'est pourquoy aprés avoir essaïé les Remedes ordinaires, que l'Art nous fournit, lors qu'ils sont inutiles, nous passons aux violens, ou à ceux, que nous ne pouvons trouver qu'en des climats souvent fort éloignés; leurs merveilleuses qualités nous obligent d'entreprendre des voyages, pour trouver en des lieux plus fortunés les moyens de nous soulager, qui manquent dans nos Villes & dans nos Provinces. Les eaux minerales sont de ce nombre, puisqu'il faut aller à la source pour si baigner, où boire ces eaux utilement, dans la pureté de leur vertu & la force des parties qui les composent, c'est-à-dire des metaux, & des mineraux dont elles sont chargées, & particulierement de l'esprit, qui diminüent fort, lors qu'elles sont transportées. Je n'entreprens pas de parcourir celles qui nous sont connuës froides où chaudes : mais seulement de blamer la conduite de plusieurs malades, qui s'exposent à faire des voyages de cette importance sans consulter les Medecins & sans se regler par leurs sentimens.

C'est un erreur où l'on tomboit souvent du temps d'Hipocrate, qui estoit si ordinaire à la presence de ce grand homme, qu'il s'écrioit souvent contre les ignorans, & contre ceux qui suivent leurs reve-

ries en ces termes. *Væ illis, qui incidunt in manus imperitorum.* Tout ce que les Sçavans & les plus Sages en ont pû dire dépuis Hipocrate, jusques ici, n'a pas esté capable d'arreter la manie & la fureur avec la qu'elle toute sorte de personnes, se portent à la nouveauté sans distinction, sous les fauces apparences d'un merite bien déguisé, où l'on ne se trompe pas quand on a bien examiné leur foiblesse. J'ay fait cette disgression pour justifier la conduite des Medecins en general sur l'usage des Remedes si importans & d'une si grande necessité; en particulier pour mon Amy, qui avoit ordonné fort juste & tres-sçavament à une personne malade, la maniere qu'il faloit observer pendant tout le temps qu'il se baigneroit dans l'eau de ces Fontaines extremement chaudes. Mais par malheur pour luy, lorsqu'il fut arrivé dans ce païs-là (quoiqu'il ayt de l'esprit infiniment en tout'autre chose) il suivit trop facilement les sentimens d'un emperique, ce qui est un mal assés ordinaire, cette faute faillit à luy couter la vie; car il tomba dans une fievre continuë si violente, que se voyant tres-dangereusement malade, il fut contraint de se mettre dans un Bateau pour se rendre promptement à Lyon, & s'approcher du bon sécours: Enfin aprés six semaines de fievre continuë, il en échappa, par les grands soins que l'on prit de le sécourir.

Il épreuva à ses dépens combien il en coute de s'éloigner du sentiment des personnes éclairées, sur lesquelles on veut tourner le mauvais succés de ses entreprises, pour couvrir la confusion qui reste à ceux,qui n'avoient pas suivi le bon chemin. C'est par cette raison que celuy qui a donné ce conseil salutaire se sent obligé de proposer ses raisons & de joindre à ce préliminaire son avis tout au long, & dans toutes les circonstances qu'il a esté ordonné au malade par écrit,pour s'en servir & le suivre.

Son mal étoit un Rhumatisme qui occupoit le col, les epaules & l'épine du dos, de maniere qu'il ne pouvoit mouvoir la tête, ni fléchir, & plier le corps un moment sans souffrir; ce qui augmentoit si considerablement, qu'il se vit contraint de chercher bien loin un Remede, qu'il n'avoit pû trouver en ce Païs. Pour cet effet il fut icy preparé exactement, & partit en cet état pour aller aux Bains d'Aix en Savoye à l'entrée du mois d'Aoust : il commença fort mal-à-propos à s'y baigner, par le Boüillon, que j'expliqueray dans la suite, & qui luy avoit esté absolument deffendu, comme on verra par cette Relation.

# BRIEVE METHODE QUE L'ON DOIT SUIVRE, *pour l'usage des Bains chaux, & particulierement ceux d'Aix en Savoye, en forme d'Apologie.*

LORSQU'ON est arrivé aux bains d'Aix en Savoye, le corps ayant esté regulierement disposé par un regime convenable, les saignées & les purgations ordinaires, ayant esté faites avant partir, ou sur les lieux, il faut se reposer quelques jours, suivant le besoin & la necessité, que l'on croit en avoir car il ne faut rien précipiter : mais s'appliquer à mettre le corps dans une situation, & une tranquilité qui favorise l'usage de ce remede. On se dispose à ces bains, commençant par l'eau dite alumineuse, quoyque tous les Sçavans & les Artistes, qui en on fait une tres-exacte recherche, conviennent qu'il n'y a dans les eaux de cette Fontaine, aucune marque de mineral : mais que passant dans la même Montagne prés du Volcan, & de la mine souffrée elles contractent cette chaleur excessive, sans aucun mélange.

Elle n'est distante de la petite ville d'Aix, que d'une portée de mousquet; c'est pourquoy elleconserve une si grande chaleur, jusques à sa sortie, en effet elle sert à boire à table, quand elle est refroidie dans les caves, où par la glace, à petrir le pain, à cuire la viande, elle blanchit le linge à merveille, & son utilité ne se peut exprimer dans toutes les autres necessité de la vie & du ménage, il est vray que l'occassion est belle & commode, de trouver incessament & à toute heure, de quoy se satisfaire à l'usage qu'on veut l'employer.

L'on commence donc par cinq, ou six verrées de cette eau, où davantage, le matin à jeun, en moins d'une demi heure contre la coûtume de ce païs-là ; car il y a quelques années, que l'on beuvoit une verrée seulement d'heure en heure jusques au dîné ; On suivoit cette maniere dépuis long-temps : qui étoit extremement préjudiciable, parce que l'estomac est plein d'eau quand on va manger, & cette methode est absolument contre l'ordre de la Medecine ; je crois aussi que l'on a changé cette pratique, pour en suivre une meilleur, que l'on observe dans tous les lieux, où l'on va boire des eaux minerales.

Aprés que l'on aura bû le nombre des verrées que l'on souhaite, il faut demeurer quatre heures sans rien prendre, dépuis le moment que l'on aura fini de boire jusqu'au dîné, c'est-à-dire, à onze heures tout au plus tard, pour ne pas interrompre ny troubler l'operation

des eaux, par le mélange des alimens.

Cette d'iſtance eſt neceſſaire afin de laiſſer paſſer les eaux, & de donner le temps à l'eſtomach de digerer les alimens, qui ſe corromproient facilement dans la ſuite, s'ils étoient confondus avec les eaux, ce qui ſeroit capable de troubler la digeſtion & de produire des maux fort conſiderables.

A trois heures aprés le midy on boira une grande verrée d'eau alumineuſe, & l'on ira au bain, j'entens à la Douche, ſans entrer dans le Boüillon; mais avant que paſſer outre, il faut expliquer cette difficulté. Le Boüillon eſt la chûte où le lieu dans lequel on receüille les eaux boüillantes au ſortir des quatre fontaines partagées par la Douche des hommes & par celle des femmes.

Dans cet endroit, outre les quatre Fontaines de la Douche, les eaux ſouffrées forment un Canal ſoûterrain, par lequel les eaux refluent dans ce petit eſpace, & font un mouvement pareil à celuy d'un eau, qui bout à gros boüillons, d'où vient que cette eau ainſi agitée eſt appellée le Boüillon, & forme enſuite un aſſés grand reſervoir, où l'on baigne les Chevaux malades, tellement qu'il y a place pour gens & pour Bêtes.

Comme ces eaux conſervent dans le boüillon la chaleur exceſſive qu'elles ont contractée dans leur Source & dans les Fontaines, la coûtume de ce Pays, eſt de preparer les malades par le Boüillon, dans lequel ils les baignent juſques au col, ce qui ne profite pas à tous ceux qu'on expoſe à cette violente épreuve. C'eſt une méchante pratique de laquelle on voit naître de ſi grand maux, & des ſuites ſi pernicieuſes, que je fus ſurpris que les mauvais ſuccés, & les maladies violentes qui en arrivent ſouvent, ne les ayant pas deſabuſé de cette dangereuſe coûtume, qui cauſe des accidens pires que les maladies, pour leſquelles on entreprend ce voyage.

J'ay vû mourir un homme dans l'uſage de ce Boüillon, lequel aprés y avoir paſſé ſix fois, il luy ſurvint une hemorragie ſi forte, & ſi violente, que l'on ne la pût arrêter, quelque ſoin que l'on prit de le ſécourir par tous les remedes, deſquels on ſe ſert ordinairement, pour la gueriſon de ces maladies, & mourut au troiſiéme jour. Le ſecond fut le Portier du grand Hôtel-Dieu de cette Ville, qui tomba dans une fievre tres-violente, accompagnée d'une alteration qu'on ne peut exprimer, & enſuite dans l'inflamation de poitrine & de tout le corps, ſans pouvoir remedier à l'ardeur qui le conſuma, & le fit mourir en peu de temps, il avoit paſſé neuf fois par le Boüillon.

La perſonne qui a donné lieu à cette Diſſertation, a eſté tres-dangereuſement malade, pour n'avoir pas ſuivi le conſeil de ſon Medecin, qui luy avoit particulierement deffendu de ne point entrer dans le Boüillon, & recommendé de peu ſuer à la Douche, afin d'avoir lieu de la reïterer ſouvent ; il étoit parfaitement prevenu des mauvaiſes ſuites, que l'on voit arriver chaque jour des ſueurs exceſſives, qui enflament extremement, parce qu'elles diſſipent non-ſeulement la ſeroſité ſuperfluë, d'où naiſſent les maladies fluxionaires, mais encor la neceſſaire, qui eſt le frain, par lequel les humeurs ſont temperées, & ſans lequel elles ſeroient dans une inflammation continuelle ; elles ſont auſſi le vehicule par lequel elles acquierent la fluidité naturelle & neceſſaire pour la circulation, & le ſang ne pourroit ſans un auſſi grand ſecours, paſſer librement par tous les vaiſſeaux, même par les capillaires.

C'eſt pourquoy ce Boüillon qui cauſe des ſueurs ſi copieuſes enflame les humeurs, les met en mouvement, les tranſporte, les exalte, & produit de ſi vehementes fermentations, qu'elles augmentent les maladies preſentes, & en produiſent des nouvelles, pires que celles auſquelles les Bains ſont ordonnés. On conſidere auſſi les ſueurs exceſſives comme un tres-grand obſtacle, qui empêche que l'on ne puiſſe continüer l'uſage des Bains chauds, ou de la Douche, autant qu'il le faut, pour le ſoulagement que l'on doit attendre dans les maladies auſquelles conviennent ces eaux ſalutaires.

Il ne faut pas donc baigner generalement tout le corps, dans ces eaux ſi chaudes, principalement les regions du foye, de la ratte, des poulmons, & du cœur ; Nous avons marqué cy-deſſus le peril que l'on riſque en ce pernicieux uſage ; car il ouvre tellement les pores, & fond avec tant de précipitation les humeurs, qu'il prepare le corps à des ſueurs ſi copieuſes, qu'elles ſont toûjours fort à craindre. Par toutes ces raiſons il en faut faire un bain particulier, dans lequel il ne faut tremper que la partie malade à la Douche, autant qu'on le peut & qu'on le doit, pour ne pas nuire à tout le corps, & ne pas riſquer la vie pour ſauver une partie. *Quidquid agas ſapienter agas.*

Il ne faut pas neanmoins mettre le Boüillon tellement hors d'uſage, qu'il ne faille convenir qu'il y a des conſtitutions auſquelles il peut convenir avec moderation, comme aux corps fort épois, qui ont le cuir ſec & dur, les pores extremement bouchés, que la Douche ne pourroit penetrer facilement, s'ils n'étoient preparés par cette diſpoſition, & plûtôt aux vieux qu'aux jeunes. Mais le mal eſt

que ce Boüillon eſt conduit & reglé le plus ſouvent par des ignorans hommes & femmes , gens de ſervice , qui en font une regle generale , pour tous ceux que l'on veut baigner , qu'ils pouſſent à l'extreme, par la mauvaiſe application que l'on en fait , ſans conſulter les Medecins auſquels il appartient d'en juger.

Il eſt bien mieux de ſuivre le conſeil des perſonnes éclairées , qui ont une parfaite connoiſſance du mal , du temperament , du remede , & qui en ſcavent regler l'uſage , pour aller immediatement à la Douche , que l'on doit recevoir ſur la partie poſterieure de la tête, ſur le col , ſur les épaules , ſur les bras , & le long de l'épine. Mais pour faire le remede dans toute la circonſtance neceſſaire , on bouche la gargoville avec de la paille , on remplit le baſſin pour s'y aſſoir , tremper juſqu'au nombril , & y demeurer un petit *miſerere* , tout au plus.

Aprés cette premiere épreuve on emporte le malade dans ſon lict , mediocrement chaud , ſans le couvrir plus qu'à l'ordinaire , pour ne pas exciter des ſueurs trop abondantes , qui affoibliſſent & enflament extremement , par les raiſons que nous avons dit cy-deſſus ; car tout le profit des Bains ne conſiſte pas ſeulement à la ſueur moderée ny exceſſive: Leur principale vertu eſt de bien ouvrir les porcs , pour recevoir ſouvent cet eſprit balſamique & alcalin , que les eaux communiquent quand les pores ſont ouverts , lequel fond & diſſipe la limphe , ou la matiere coagulée dans les ſecrets, & imperceptibles conduits des nerfs , qui empêchent la diſtribution des eſprits animaux dont la principale vertu eſt de donner aux parties le mouvement , le ſentiment , la chaleur & la force.

C'eſt auſſi la raiſon pour laquelle l'occaſion d'aller ſouvent à la Douche eſt celle de guerir plus parfaitement ; c'eſt pourquoy il faut peu ſuer où mediocrement , chaque fois qu'on la reçoit , crainte de s'enflamer , d'exciter une grande alteration & la fievre , ſouvent accompagnée de tres-dangereux accidens. Neatmoins la quantité n'eſt pas déterminée , ny égale en tous les ſujets , elle doit être reglée , par la diſpoſition particuliere des conſtitutions differentes , ſuivant l'ordre & le jugement des Medecins ; de maniere que les gras doivent ſuer plus que les maigres , les pituiteux & les ſanguins, plus que les bilieux & les atrabilaires.

A cinq heures du ſoir on ſoupera legerement , on trempera extremement le vin , parce que les bains échauffent beaucoup , & ſi l'on peut ſe reduire à la tiſanne , elle convient mieux que le vin en ce cas particulier

particulier. Et à neuf heures du ſoir on retournera à la Douche, qui eſt la bonne & la plus utile, car l'on conſerve pendant la nuit cet eſprit balſamique, que l'on diſſipe pendant le jour, quand on eſt levé, & que l'on agit. Lorſque l'on ſera de retour au lict, qui ſera mediocrement chaud, il ne faut pas ſe couvrir plus qu'à l'ordinaire, même changer de place pour ne pas ſuer exceſſivement, ce qui affoiblit beaucoup, & cauſe les inconveniens que nous avons obſervé, & même empêche de dormir.

Sur la propoſition de la Douche à neuf heures du ſoir, pluſieurs pouſſés, par un eſprit de vouloir critiquer, tout ce qu'ils n'ont pas imaginé, deſaprouvent les bains d'Aix, faits à neuf heures du ſoir, parce qu'ils ne les ont pas propoſé, & que les Anciens n'en ont rien dit. On les prie de refléchir ſur les raiſons que l'on avance, pour appuyer celles qui établiſſent cette opinion, que l'on croit eſtre fondée ſur de ſi bons principes, comme nous l'avons dit cy-deſſus, que l'on ne peut oppoſer d'autres ſentimens, que ceux dont les eſprits mediocres ſe ſervent, pour refuter cette pratique, elle eſt bonne diſent-ils : mais ce n'eſt pas la coûtume. La coûtume eſt ſouvent une chimere, & n'eſt pas toûjours une autorité & une raiſon, quand elle n'a pris naiſſance que d'une longue habitude, paſſée en forme de loy, dans l'eſprit de ceux qui croient facilement, & qui ſuivent ſans y refléchir le bien & le mal qu'on leur propoſe. C'eſt là le veritable caractere de la coûtume, qui ne peut avoir aucun lieu, que dans les ſujets conformes à l'experience & à la raiſon, qui doivent decider de l'uſage & de la neceſſité de ſuivre les maximes d'une coûtume où la témerité a bien ſouvent plus de part que le bon ſens. *Bonarum rerum nimia conſuetudo peſſima.*

Quoy que les Anciens n'ayent pas tout connu ce que nous obſervons, ſi l'on eſt convaincu de l'utilité de cette pratique, qui admet l'uſage de la Douche à neuf heures du ſoir, & que l'on veüille la continüer, on aura grand ſoin de tenir le ventre libre, pendent que l'on ſe ſervira de ce bain particulier ; car la ſueur arrête le ventre, & diminue les urines, quand les humidités qui ſervent de vehicule aux excremens ſont portées du centre à la circonferance. Mais ſi l'on juge qu'elle enflame où altere conſiderablement, il faut donner quelque intervale, ou la prendre alternativement, & s'il n'arrive aucun empêchement en cette rencontre, on peut la continuer une fois ou deux par jour, & pour tout le temps que l'on jugera à propos, particulierement celle de neuf heures du ſoir, que l'on eſtime eſtre

la plus utile & la plus profitable, il eſt bon d'ajouter à ce raiſonnement, que j'en peux parler ſçavament, par ma propre experiance, puiſque j'en ay fait la premiere épreuve ſur moy, il y a douze, ou treize années, que je tombay dans une eſpece de Paraliſie de tout le côté gauche, enſuite d'une longue maladie, qui m'obligea de recourir à ces Bains ſalutaires, pour me tirer du malheur dont j'eſtois accablé. Le corps ayant été bien preparé, aprés dix jours de bains j'en fus quitte, & j'atribuay la celerité de ma gueriſon à la Douche de neuf heures du ſoir; car le lendemain matin, je reſſentois un amandement conſiderable & ſi prompt que les malades qui m'avoient ſuivi, en firent autant que moy, avec beaucoup de ſuccés.

Le bien qu'on attend de ces eaux, & de toutes les autres eſt ſouvent incertain, pour le temps de la gueriſon, & pour la gueriſon même, pour le temps tres-peu de malades Paralitiques, & de ceux qni tremblent, reviennent des bains parfaitement gueris, d'autres n'en reſſentent le bon effet, que dans la ſuite d'un mois, de ſix ſemaines, & quelques-fois plus tard, où jamais. Neatmoins s'ils gueriſſent c'eſt par la vertu de cet eſprit balſamique, qui par ſa preſence & ſon ſéjour, opere plus lentement où avec plus de celerité, ſuivant la bonne ou la mauvaiſe diſpoſition du ſujet, qui reçoit l'impreſſion du remede, & la force qu'il a de penetrer plus vivement.

Pour la gueriſon peu ſont ſoulagés, & il eſt fort rare, que l'on voit guerir les malades de ces attaques Paralitiques, ou des tremblemens dans tous les âges de la vie, principalement dans la vieilleſſe, & les malades qui ſont tombés dans ce malheur par l'excés du vin, ou par le mercure, à ceux qui étament des Miroirs. L'on obſerve qu'il n'eſt rien au monde qui affoibliſſe tant les nerfs, que ces deux grandes cauſes, elle produiſent un acide ſi rebelle, & des matieres tellement coagulées, que tous les bains des fontaines les plus chaudes, & tous les alcalis ne ſont pas capables de les diſſoudre, ſi elles ſont inveterées, & nullement diſpoſées à ceder à l'effet de cet eſprit, qui domine dans ces eaux.

On ne peut ſuivre cette methode à l'uſage des eaux & des bains qui ont plus de chaleur, parce que dans leur excés, elles ſeroient dangereuſes, ſi l'on en vouloit boire pluſieurs jours, & les bains exciteroient des ſueurs ſi abondantes, qu'il ſeroit impoſſible de ſoûtenir leur violence, parce qu'il contiennent une chaleur preſque inſuportable, on ne peut reïterer leur uſage, & l'application de cet eſprit alcalin, autant qu'il eſt neceſſaire pour degager les parties qui

souffrent, ausqu'elles il convient absolument sans risquer de tomber en quelque disposition inflammatoire, comme nous l'avons vû arriver souvent.

Pour une plus claire intelligence, nous avons remarqué au commencement de ces reflections, que les sueurs ne font pas tout le bien que l'on doit attendre de ces eaux chaudes; car si leur vertu consistoit simplement en cette évacuation, les étuves pourroient aussi-bien guerir que la Douche de ces bains, ce qui n'arrive pas : mais que leur plus grande vertu reside en cet esprit alcalin, & balsamique, qui est la premiere, & la plus forte vertu à laquelle on doit attribuer la principale partie de la guerison, dans une maladie aussi difficile à surmonter, & de laquelle si peu de gens sont soulagés, & le nombre des gueris est si rare.

Il faut donc conclure, que *omne violentum est naturæ inimicum*, & que les Eaux extremement chaudes, doivent estre appliquées avec une grande moderation, & sans rien précipiter. Car dans la celerité elles n'ont pas le temps de toucher qu'à la superficie, & ne resolvent que le plus subtil, qui n'est pas la cause, la plus difficile à surmonter, mais le grossier & le terrestre; elles demandent une plus longue préparation, par un remede qui aye le temps de penetrer, & de s'insinuer dans l'interieur des nerfs, pour fondre & dissiper cette limphe coagulée, qui s'oppose à la distribution des esprits animaux, comme nous l'avons observé au commencement de cette briéve dissertation.

Il est donc necessaire de convenir sans affectation, que guerir en ces maladies, où le mouvement & le sentiment manquent, comme dans la Paralisie dans le tremblement, dans les douleurs, & en toutes les autres indispositions de cette nature, qui affectent les parties nerveuses, c'est degager la partie, & guerir le mal dans son principe, donner un mouvement libre au sang & aux esprits, qui portent la chaleur & la vie, ou elles manquent.

Sur la proposition que l'on fait de l'esprit alcalin, & balsamique contenu dans les bains chauds, qui doit entrer & se communiquer par les pores, pour penetrer dans l'interieur des parties, & particulierement dans celui des nerfs, afin de fondre, & dissiper les matieres fluxionaires coagulées, qui bouchent les secrets conduits des nerfs, & empeschent la distribution des esprits animaux; L'on objecte que les pores sont disposés pour la sortie, & non pas pour l'entrée, c'est pourquoy cet esprit alcalin ne peut entrer comme on le propose.

On répond qu'un grand nombre d'experiances preuvent que les

pores ont beaucoup de disposition de recevoir ce qui leur vient du dehors, pour être communiqué au dedans, quoyque le cuir soit rempli de glandes miliaires, qui doivent empescher dit-on la trop libre entrée, & la trop libre sortie ; néatmoins tant d'experiances confirment cette communication qu'il n'en faut pas douter.

L'onguent de Verole, ou le Neapolitanum ne pourroit produire de si violens effets, si l'entrée par les pores, & la penetration n'étoient pas entierement libres, car aprés s'être communiqué, il sort par les crachats, par les urines, & par le ventre, ce qui paroît tres sensiblement, comme l'on verra dans la suite.

Ceux qui couchent, particulierement en Eté, avec un verolé, ou dans les linseuls qui luy ont servi, contractent tres-souvent la verole, parce que cette malignité entre par les pores, se communique à la masse du sang, & reduit le malheureux auquel cette disgrace est arrivé de passer par les grands remedes.

Quand on contracte la cause maligne, la communication de cette maladie, ne s'en fait que par les pores, qui reçoivent ces fermens contagieux, & les communiquent aux parties nobles, & aux humeurs.

Celuy qui coucheroit avec un malade attaqué de fiévre maligne la contracteroit par les pores, sans parler de l'infection de l'air qui sort des poulmons & du cœur, par une halaine infecté.

Quand par l'application des Vesicatoires en quelque partie du corps que ce soit, les cantharides qui entrent dans cette composition ulcerent la vessie, ou l'enflamment ; cela n'arrive que par la communication des parties salines, & corrosives de ce remede, qui entre dans les pores, & penetré par cette voye jusques à la vessie où elles s'arrêtent, à cause de la texture de cette partie differente de la figure des sels corrosifs qu'il contient.

Un Maistre Chirurgien de cette ville ayant mis sur une Loupe assés grosse, qui étoit au genoüil un emplâtre, *de ranis quadruplicato mercurio*, se lassat de ce remede, dont l'effet étoit trop lent, & par le conseil d'un autre qui n'en sçavoit pas plus que luy, appliqua sur la Loupe de l'Arcenic finement en poudre, esperant par ce moyen de la guerir plus promptement. Le malade demi-heure aprés fut reduit aux abois, prit des sincopes terribles, des vomissemens continuels, le hoquet, les extremités froides, & quoy qu'on eut levé l'Arcenic, il fut en tres-grand danger de sa vie, nonobstant les cardiaques & les deffensifs, & il fallut le tenir au laict fort long-temps pour le remet-

tre, comme s'il eut pris par la bouche ce poison mortel. On ne peut douter aprés tous ces exemples de la communication qui se fait par les pores.

On objecte ensuite qu'il y a des bains chauds de cette qualité, qui sont plûtôt prests à baigner que les autres & que ceux qui sont renfermés, sous des montagnes chargées de neges, ne sont pas sitôt disposés pour baigner, & à la guerison des maladies, que dans les grandes chaleurs, lorsque les neges sont fonduës, qui servent d'obstacle à leur vertu.

On répond que les chaleurs n'augmentent pas la vertu des bains chauds, puisqu'ils en ont beaucoup plus en Hyvert, qu'en Eté, par la raison de l'antiperistase, qui fait que la chaleur de ces bains devient plus forte par l'opposition du froid, *quia virtus unita fortior.* C'est par la même cause que les eaux des rivieres, des fontaines, des lacs, des étans, des mers, & des puis acquiérent des degrés de chaleur en hyvert fort considerables qu'elles n'ont point en eté, & dans la partie la plus ardente de la canicule.

Elle est beaucoup plus sensible dans le fond de ces eaux, & cét la cause d'où naissent les broüillars, quand par l'effet d'une secrette fermentation, que cette chaleur concentrée excite dans les eaux, elle éleve, & exalte dans l'air la partie la plus tenuë & la plus subtile, qui se répend presque toûjours dans une grande étenduë de païs, qu'elle infecte ordinairement.

La preuve de ce raisonnement est toute claire par la fumée, ou une espece de broüillar fort épois, que l'on voit sortir du fond des puis, des fontaines, des cavernes, & de tous les lieux soûterrains pendant tout le temps, que le grand froid continuë, & qu'il tient la chaleur, dans un état violent, qui l'empêche de se répandre, comme naturellement, elle y est disposée. Le rétour & la vicissitude des Etés & des Hyvers, causent des mouvemens contraires qui produisent de si grandes alterations dans la nature, qu'elles en font souffrir plusieurs, & font du bien a d'autres. *Naturarum hæ quidem ad æstatem, aliæ verò ad hyemem, benè, male ve se habent. Hipp. in Alph.* Tellement que le froid & le chaud sont dans un combat, & une opposition continuelle: en hyvert le froid à le dessus, & en été la chaleur l'emporte; *quia sunt contraria, quæ se mutuo expellunt ab eodem subjecto.*

Il y a plus de sujet de croire, que ces bains si fameux sont plus chauds en hyvert, qu'en été, parce qu'en cette derniere saison, rien n'empêche au volatil de s'exhaler, & d'être dissipé par toutes les rai-

ſons imaginables, approuvées & reçües de toute la Philoſophie ancienne & moderne, comm'auſſi par le témoignage des peuples, qui habitent les lieux, où ſes bains ſont ſitués. Ils conviennent de la propoſition, & avoüent auſſi, que dans le plus grand froid, la chaleur de ces fontaines eſt ſi forte, que les pauvres de la campagne, vont coucher pendent cette rigoureuſe ſaiſon, ſous les voutes où ils ſont tres ſoulagés, par la ſeule vapeur de l'eau, qui les échauffe plus agréablement que le meilleur feu, ce qui n'arrive point en été, car on y eſt ſans reſſentir conſiderablement cette chaleur extraordinaire, à moins que l'on ne ſe baigne.

Quoy que cette opinion ſoit capable de détruire celle des perſonnes, qui croient que les neges dont les Montagnes ſont chargées, puiſſent affoiblir & diminuer les feux de ces volcans, qui enflament les eaux, & les rendent minerales, quand le ſujet le permet, les raiſons de l'antiperiſtaſe ſuffiſent pour preuver le contraire.

L'exemple du Mont-Æthna en Sicile, qui eſt une des merveilles du monde, & la terreur de ce Royaume par les feux & les flames, qu'il vomit, en a ſouffert plusieurs fois de ſi grands malheurs, qu'on ne peut pas douter de cette verité. Il eſt toûjours couvert d'une tres-grande quantité de neges, qui ne fondent point, & ne diminuent pas la violence, & les terribles mouvemens de ces feux plus forts & plus enflamés en hyvert, qu'en été, qui font trembler tous ceux qui s'en approchent, & dont les cendres ont ſouvent été pouſſées par les vents, juſques en Affrique.

On répond encor que les bains, quoy que plus chauds en hyvert, qu'en été, & qu'il y eût raiſon d'eſperer, qu'ayant contracté une plus grande chaleur, ils produiroient un effet plus prompt, & plus heureux pour la gueriſon des maladies dont le ſuccez paroit plus évident. Neâtmoins la raiſon pour laquelle on ne va point à ces bains en hyvert, eſt par la crainte, que l'on doit avoir, que le ſoulagement reçû par les bains, plus diſpoſés à mieux reüſſir en cette ſaiſon rigoureuſe ne fût détruit par le froid; c'eſt pourquoy l'on attend les chaleurs de l'été, qui aident beaucoup à la vertu de ce remede, quand la diſpoſition de l'air eſt favorable. *Frigus non ingreditur opera naturæ.*

Avant finir cette Diſſertation, il faut pour rendre l'effet de ces bains plus utile, convenir, que leur principal uſage eſt plûtôt pour les maladies qui proviennent des cauſes externes, que des internes, comme des chûtes, fractures, diſlocations, bleſſures faites par inſtrument tranchant, piquant, contondant, mouſquetades, & autres

ſemblables, ou l'on ne peut pas dire que la mauvaiſe diſpoſition des viſceres ait aucune part. Tellement que ces maux étans fomentez, par des affections habituelles dans les humeurs, & dans les viſceres, les maladies trouvent beaucoup d'empêchement à leur gueriſon, par la complication de la cauſe interne, qui eſt le principal obſtacle en cette rencontre, dans la cauſe reproductive, qui fomente ces indiſpoſitions, & les rend longues ou incurables.

Enfin quand le mal provient de la cauſe interne, les bains n'ont pas tout le ſuccés qu'on en peut attendre, il faut que la prudence du Medecin oblige le malade à commencer par les remedes internes, & principalement par les eaux à boire, propres à déboucher, & à fortifier les parties qui contribuent à la rebellion de ces maux, comme celles de Vichi, ou quelqu'autre de même qualité : C'eſt pourquoy en pareil cas, quand on veut mettre un malade à l'uſage des bains; il faut en premier lieu travailler à guerir le dedans, & ſapper le mal par ſa racine, qui eſt la gueriſon de la cauſe interne, & quand on a fait tout ce que l'Art commande, pour lors on peut avec plus de ſeureté ſe ſervir des bains chauds, & des autres remedes qui conviennent.

Nous voions ordinairement, que dans les Paraliſies, les convulſions, & d'autres ſemblables maladies, qui naiſſent de la cauſe interne on decide dabort ſur l'uſage des bains chauds, ſans reflechir, que le bain ne guetit pas la cauſe interne, c'eſt pourquoy on ſe contente de ſaigner, de purger, ou tout au plus un vomitif; & quand la ſaiſon eſt favorable, on fait partir le malade, qui croit aller à la Piſcine miraculeuſe de l'Ecriture, pour y renaiſtre, & recommencer une ~~une~~ nouvelle vie; dans cette eſperance on expoſe le malade au bain, où à la Douche, & aprés avoir avoir ſoûtenu pluſieurs fois ce remede, on ſe flatte de le voir bien-tôt gueri, & de trouver un grand ſuccez, dans une maladie dont tres-peu de gens reviennent ſoulagés, aprés avoir épreuvé inutilement tous les bains du Royaume, & du monde, ſi l'on peut y aller. *Quando remedia quæ curare debent non curant malum.*

*Puisque nous sommes sur la matiére des eaux minerales , j'ajoûte à cette Dissertation la Lettre qui a esté mise dans l'extraordinaire du Merre en 1681. sur l'usage des eaux, en réponse de celle que m'avoit écrit une Dame de qualité.*

A MADAME ***

MADAME,

Si j'avois crû, que vous eussiez souhaité de voir mes sentimens sur le bien & le mal, que peuvent causer les eaux minerales ; je n'aurois pas attendu si long-temps à vous satisfaire, sur une matiere qui demande plus d'application, & de loisir, que celuy de répondre sur le champ à une proposition d'une si grande importance.

Je m'étois persuadé que le petit traité des Dragons, & des Escarboucles, que j'ay composé par vos ordres tiendroit lieu d'une excuse legitime, neatmoins puisque vous me l'ordonnés, je passe sur toutes les reflections qui devroient m'arréter en cette rencontre, & particulierement sur l'impromptu, pour vous satisfaire touchant ce remede, qui est (comme tous les autres) fort bon à ceux qui en usent bien, & tres-mauvais à ceux qui en usent mal.

Les eaux minerales dont vous me demandés l'utilité, & le mal qu'elles peuvent faire, sont de ce nombre, & bien souvent incertaines, lorsque les causes qui en marquent la necessité & les précautions, ne sont pas observées dans toutes les circonstances, qui les rendent bonnes ou mauvaises, principalement quand d'un remede particulier, on en veut faire une Medecine universelle.

Mais avant que decider la question que vous me proposés, il faut établir, que l'on entend par ce nom d'eau minerale, toutes celles qui participent du métal ou du mineral, contenus dans le lieu où elles passent, & y font quelque séjour, par lequel elle contracte la vertu & la qualité de ces matieres. Ce que l'on observe en plusieurs sources, qui se sont renduës si fameuses par les guerisons surprenantes & continuelles qu'on y voit, qu'elles se sont attirés l'approbation generale des Sçavans & des Malades, que nous voyons aller en foule, par l'exemple de ceux qui en sont gueris, chercher les sécours que tant de malheureux, y ont trouvé en tres-peu de temps.

On

On en conte dans ce Royaume un tres-grand nombre de froides & de chaudes propres à boire & à baigner, dont les premieres participent entierement du fer, du vitriol, de l'alun ſeparement ou mélées, & pluſieurs autres matieres differentes, en qualité, & celles-là ſont ordinairement froides. Les ſecondes tiennent du ſouffre, du bitume, & de divers autres mélanges, qui ont été reconnuës par l'Anatomie qui a eſté faite des heterogenes, dont ces eaux ſont chargées de même que les froides, par le paſſage qu'elles font dans les lieux ſoûterrains & celles-là ſont chaudes.

Je ne m'arrête point à vous donner les noms, les differences, & les facultés de toutes les eaux minerales du Royaume, encor moins à rechercher les premiers Autheurs qui en ont écrit, & ont commencé à mettre ce remede dans la reputation, d'où eſt venu le grand concours des mourans & des malades, ſi fort empreſſés d'aller chercher la ſanté & la vie dans ces fontaines ſalutaires.

Toutes ces generalités quoy que curieuſes, ne ſerviroient qu'à differer la ſatisfaction particuliere que vous attendez, ſur tous les doutes où vous ont jetté les opinions diverſes de ceux qui donnent leur approbation, ou deſaprouvent ſans raiſon & ſans fondement; parce qu'ils n'ont point d'autre regle dans leur conduite, que l'exemple & le caprice des moins intelligens. Enfin pour aller à la difficulté & ſatisfaire à la propoſition que vous me faite, les eaux minerales ont produit de ſi grands effets, en tant de longues & de rebelles maladies, que perſonne ne peut douter, aprés tous ces heureux ſuccés & ces épreuves admirables, qu'elles ne ſoient tres-utiles, quand elles ſont données bien à propos, par le conſeil d'un ſage, & ſçavant Medecin. C'eſt ainſi que les moindres remedes deviennent de merveilleux & d'incomparable ſécours, quand leur uſage eſt dirigé & conduit par un Directeur intelligent en la connoiſſance de la maladie & du remede, dont la gueriſon eſt infaillible, quand il ſuit la veritable methode qui la rend heureuſe & ſalutaire.

Vous pouvés juger Madame par vôtre propre experiance, que ce remede eſt d'une tres-grande, & tres-importante utilité, où tous les autres ont manqué abſolument. Car elles gueriſſent ſouvent en moins de trois ſemaines ce qu'on n'a pû faire en pluſieurs années, & donnent beaucoup de ſanté en peu de temps à ceux qui n'en ont eu de leur vie.

Elles ont une faculté ſinguliere d'attenuer, de diviſer, & de diſſoudre les humeurs les plus groſſieres, & les plus engagées, qui cauſent

des maladies ſi rebelles ; c'eſt par leur vertu alcaline qui diſſout ces humeurs coagulées, ſi étroitement engagées dans les conduits, qui ſervent à la ſeparation du pur, & de l'impur, pour être portées dans les ſentines publiques. Perſonne ne doute, que le principe de la ſanté & de la vie ne reſide dans cette operation, quand elle arrive aſſés heureuſement, pour perfectionner le ſang & purifier les eſprits, comme elle eſt la cauſe de tous nos maux, lorſqu'elle manque contre l'intention de la nature, qui n'agit que pour accomplir cette indication ſi neceſſaire à la vie.

On boit les eaux minerales, & particulierement les chaudes, pour diſſiper & vaincre par ce puiſſant remede, les engagemens que les ordinaires n'ont pû ſurmonter ny guérir ; parce qu'elles preparent, & évacuent en même-temps les humeurs, qui ſont plus de reſiſtance ; pour les rendre fluides & obéiſſantes au remede qui diſpoſe, & à la nature qui expulſe.

Les eaux minerales réüſſiſſent facilement, quand le corps a eſté preparé par les bains domeſtiques, pris avant les eaux, ou le ſoir, quand on boit le matin. Ils fondent & détrempent les impuretés plus fortement engagées dans les parties naturelles, & les conduits deſtinés à les évacuer. On ſuit en cette occaſion la penſée du Prince de la Medecine ; qui conſeille de rendre les humeurs fluides & coulantes, lors qu'on veut purger, & de les diſpoſer de telle maniere que l'operation & l'effet du remede, ne ſe rendent point inutiles, par la rebellion des excremens qui luy reſiſtent.

Les biens & les ſoulagemens qui proviennent des eaux minerales, ne procedent pas ſeulement des évacuations, & des engagemens qu'elles produiſent; car leur effet ne differeroit pas de celuy des autres remedes, qui vuident & chaſſent les impuretes, ny même des eaux des fontaines, & des rivieres. Leur principal effet conſiſte dans une notable impreſſion de force, qu'elles laiſſent dans les parties où elles paſſent par les ſels, ou les autres heterogenes dont elles ſont chargées, qui reſtent quelque-temps en tous ces lieux, comme les ſels de l'urine dans le pot de Chambre ; C'eſt pourquoy pluſieurs ſont alterés aprés avoir bû les eaux minerales, principalement les chaudes, qui ſont chargées d'une plus grande quantité de mineral, ce qui ne produit pas un mauvais effet, & n'eſt pas un méchant ſigne.

Elles rétabliſſent ſi parfaitement ces mortelles langueurs, & ces foibleſſes inſupportables des viſceres naturels, & de tout le corps, cauſées par la relaxion des fibres & des membranes qui les compo-

ſent, que l'on s'apperçoit ſur le champ du rétabliſſement & de la gueriſon plus parfaite & plus conſiderable dans la ſuite, elles font renaître bientôt la vigueur neceſſaire dans les parties principales & dans toute l'habitude, elles reparent en peu de temps la force du temperament par la réünion, & la conſiſtance naturelle des organes, qui avoient eſté détruites dans la violence, où la longueur de quelque grande maladie.

La ſeconde intention pour laquelle on donne les eaux minerales, eſt de corriger, & d'éteindre de tres-facheuſes intemperies, qui ne ſont pas accompagnées d'obſtructions & d'engagemens ſi conſiderables, que ceux dont nous avons parlé cy-deſſus: mais qui donnent beaucoup de peine au Medecin & au Malade. La principale raiſon eſt d'éteindre ces grands feux, qui excitent de ſi violentes inquiétudes, dont l'ardeur exceſſive brûle, corrompt, & fait dégenerer les alimens, d'où naiſſent tant d'incommodités, qui ne peuvent diminüer, ny ceſſer par d'autres moyens plus puiſſans, obligent les malades de récourir à l'uſage des eaux, pour y trouver quelque ſoulagement, ou leur entiere gueriſon.

On a plus de récours en ce cas aux eaux froides, qu'à celles qui ſont chaudes, parce que leur ſeule froideur actuelle eſt un ſolagement & une gueriſon merveilleuſe, par la raiſon des contraires, quand même la qualité minerale ne s'y rencontreroit pas, n'eſtant point la ſeule cauſe de la facilité qu'ont les eaux à paſſer.

L'experiance de pluſieurs perſonnes incommodées, qui ne peuvent ſouffrir l'odeur, ny le goût du mineral; celle d'un ſi grand nombre de Pauvres, que la miſere reduit à l'impuiſſance d'aller ſur les lieux, où d'en achepter, auſquels les eaux des rivieres & des fontaines ont tres-bien paſſé, par leur propre poids, & ont produit de bons effets, à peu prés comme les eaux minerales, quoy que plus fortes & plus cheres, en ſont une grande preuve.

Il faut donc convenir que les eaux chaudes ſont plus propres à vaincre les plus grands & les plus rebelles engagemens, qui naiſſent dans les reins, dans la veſſie, au foye, à la ratte, aux poulmons, à l'eſtomac, aux inteſtins, à la matrice, aux affections mélancoliques, aux fiévres quartes, à la diſpoſition prochaine de l'hydropiſie, à la phtiſie, aux coliques humorales, venteuſes, nephretiques, à la paraliſie, au tremblement, & à tant d'autres.

Les froides au contraire, comme j'ay remarqué cy-deſſus, conviennent mieux, où il faut mediocrement évacuer, corriger les in-

temperies les moins compliquées, arrêter les gonorrhées inveterées, quand il n'y a que debilité de vaiſſeaux ſans malignité, les diarrhées les plus rebelles, qui proviennent des relaxations des fibres, des membranes de l'eſtomac, des inteſtins, des reins, & de la matrice aux femmes, pour arrêter les pertes blanches, & régler les menſtrues exceſſives; où il faut temperer & beaucoup rafraichir.

Elles ont auſſi leurs vertus comme les chaudes, de fortifier les parties affoiblies, & ont la faculté de rétablir en aſtreignant les fibres & les membranes, qui avoient eſté relaxées, corrigent les levains de l'eſtomac, & des viſceres, quand ils ont degeneré, & que le chile acquiert trop de liquidité, par un mélange diſproportionné des acides & des alcalis, qui luy oſtent la conſiſtance naturelle, quand l'alcalis de la bile n'eſt retenuë par l'acide du pancreas, qui ne concourt pas à la moderer.

Le ſecond uſage des eaux minerales, conſiſte à l'application exterieure, que l'on en fait ſur les parties affoiblies, privées de ſentiment & de mouvement, leſquelles manquent de chaleur naturelle, lorſque les ſecrets & imperceptibles conduits des nerfs ſont bouchés par la lymphe ou la matiere fluxionaire coagulées, qui empêchent la diſtribution des eſprits animaux, dont la principale vertu eſt de donner aux parties le mouvement, le ſentiment, la chaleur & la vie.

Elles ne produiſent pas ſeulement de grands effets à tant d'autres indiſpoſitions par leurs vertus alcalines & balſamiques, où il eſt neceſſaire de prévenir par ce grand ſecours les fâcheuſes ſuites, dont l'on voit naître les avant-coureurs & les commencemens: mais encor dans les vehementes douleurs des jointures & des parties nerveuſes, produites par les mauvaiſes impreſſions qui reſtent dans les rhumatiſmes, en ſuite des coups, des chûtes, des arquebuſades & des autres bleſſures, pourveu qu'elles ne participent d'aucune cauſe maligne.

On reçoit l'eau à la Douche ſur la partie malade, que l'on réïtere pluſieurs fois en divers jours, & l'on y demeure chaque fois, juſques à ce que la ſueur commence à ſortir, avec cette précaution de ne pas tremper la poitrine, la region du foye & de la ratte, cet inconvenient ſeroit dangereux & cauſeroit infailliblement de plus grandes maladies, que celle qui a determiné à faire le voyage des eaux.

L'effet des bains & des eaux chaudes eſt d'ouvrir les pores, de procurer des ſueurs moderées, & diſpoſer la partie paralitique, ou celle qui ſouffre, à recevoir cet eſprit balſamique & alcalin pluſieurs fois,

où il faut peu ſuer, pour aller plus ſouvent à la Douche, ſans ſe trop échauffer, s'enflamer, s'alterer ny prendre la fiévre. Son principal uſage eſt le ſoir à neuf heures, parce que l'on ſe met au lict aprés l'avoir reçû, juſques au lendemain, & l'on conſerve toute la nuit, ce que l'on perd facilement pendant le jour.

On peut conclure par tous les avantages, & les biens conſiderables que procurent les eaux minerales, au ſoulagement & à la gueriſon de tant de maux, qui ont mépriſé l'effet & les ſecours des autres remedes, qu'elles ſont tres-utiles à la ſanté, quand elles ſont données bien à propos; & ne ſont dangereuſes que dans le mauvais uſage qu'on en peut faire.

Si vous m'aviez donné plus de temps, Madame, je me ſerois plus étendu ſur cette matiere, & vous auriez connu par mon exactitude combien, je ſuis.





# OBSERVATION
## TRES-CURIEUSE
## SUR LES EFETS DU MERCURE, POUR LA GUERISON DE LA VEROLE, EN FORME D'APOLOGIE.

*Intempesti-va voluptas parit damnum, Nam fere propter voluptates molestia afficimur.* Socrat.

L'On a si souvent agité la question du Mercure sur l'usage que l'on a toûjours fait de ce Remede, pour la guerison de la Verole, & sur les effets des operations qu'il produit en cette maladie, que l'on ne sçauroit mieux ny plus parfaitement decider cette difficulté, que par l'éclaircissement que j'en ay reçu dans le démolissement d'une maison, que j'ay fait construire aprés le decés de feu mon Pere. Il fut dit par Acte de Notaire, que cette maison seroit abbatuë pour estre édifiée tout à neuf, à la reserve du sac des Latrines, qui subsisteroit, s'il étoit estimé bon par Expers, & capable de suporter le sur-haussement que l'on en devoit faire, où qu'il seroit abbatu comme le reste de la maison, pour en construire un tout neuf, qui fut assorti au Plan de ce nouvel Edifice.

Pour cet effet l'on convint que ce sac, qui n'avoit jamais esté nettoyé, parce que les matieres s'écouloient, s'écoulent encore & se perdent dans la terre, seroient évacuées jusqu'au gravier où terre ferme,

suivant la coûtume, & comme il est necessaire en cette occasion, ce qui fut executé : mais quand les Maistres des Basses-Ouvres furent arrivés à demy pied prés du fond, ils reconnurent une si grande pesanteur aux matieres qu'ils sortoient de ce lieu, que n'ayant pû tirer le plein seau, ils furent contraints d'en apporter petite quantité pour s'éclaircir de leur surprise & du poids. On en fit d'abord l'essay, & l'on reconnut ayant esté versée dans une bassine pleine d'eau fort claire, que c'estoit du Mercure aussi beau, & aussi propre, que s'il avoit esté tenu & conservé dans une boëte, ou dans une fiole, & la difficulté fut de sçavoir, si ce Mercure appartiendroit au Proprietaire ou à l'Ouvrier. Aprés plusieurs contestations de part & d'autre, la question fut decidée en faveur du dernier, ce qui luy valut beaucoup; car il en tira prés de deux quintaux ramassez au fond de ce sac, dans l'espace d'un siécle, où pendant tout ce temps mon Pere & mon grand Pere, les plus habiles Chirurgiens du Royaume, avoient traité un tres-grand nombre de verolés.

La raison pour laquelle le Mercure avoit resté dans ce lieu, une si longue suite d'années, comme nous l'avons remarqué cy-dessus, est que le sac ou les lieux communs de cette maison, ne retiennent pas ces matieres, & qu'elle se perdent dans la terre, quand les eaux croissent & décroissent ; c'est pourquoy on ne les nettoye jamais. Néatmoins le Mercure ne s'étoit point écoulé, parce qu'il étoit rëüni, & composoit une masse par son grand poids, & la difficulté de le diviser, sur un terrain possible inégal, n'ayant pas la ténuité & la fluidité de l'eau, il n'étoit pas aussi disposé à penetrer comme les autres matieres détrempées, qui avoient suivi aisement, & suivent encore le flux & reflux des Rivieres.

L'on peut juger par là, que le Mercure quoy que fluide, fait une espece de masse, qui n'est pas facile à diviser, comme les liqueurs, s'il n'est sur un lieu pantif & incliné, que les eaux ne peuvent dissoudre, comme les matieres fusibles, pour penetrer facilement dans les conduits de la terre. Nous observons à ceux qui en avalent jusques à deux livres ou davantage, dans la violence de la maladie nommée Ileon, ou Miserere, lesquelles ne leurs causent aucun mouvement dans le corps, par flux de ventre, d'urine ou de bouche, bien qu'il y fasse quelque séjour. La raison est qu'il n'est pas distribué & qu'il demeure en masse, difficile à diviser, parce qu'il n'est pas éteint ; c'est à dire, divisé en particules imperceptibles, propres à estre distribuées, exaltées & disposées à penetrer dans toutes les parties, par une

une loüable fermentation, qui les transporte à toute l'habitude du corps.

Cependant deux ou trois onces du bien éteint, & parfaictement divisé, reduit en onguent, ou en emplatre, appliqué sur les parties du corps, que l'art nous permet; la merveille de ce remede est qu'en cette petite quantité il penetre & entre subitement par les pores, depuis la superficie jusques dans la racine des cheveux, des ongles, & dans la moële des os, il y produit des effets admirables & incomprehensibles, pour la guerison de la plus facheuse maladie du monde, dont on ne peut guerir qu'en faisant une assés rude penitence, qui suit toûjours le mal, qu'un humeur maligne & contagieuse fait naître, par des voyes honteuses & illicites.

*Sperne voluptates, nocet empta dolore voluptas.* Horat.

Enfin ce Mercure dont-il est question, n'a resté au fond du sac, où il a esté consideré, comme une preuve certaine qu'ayant esté appliqué sur le corps de ceux, qui ont esté traitez de la Verole dans cette Maison, il est entré par les pores & s'est répandu generalement à toutes les parties; où par le séjour qu'il y a fait, il a produit differens effets, principalement celuy d'éteindre la malignité verolique par sa vertu antidotaire; qui est le plus souvent accompagnée du flux de bouche, d'urine, ou de ventre.

C'est par la raison qu'il est un grand dissolvant, qui fond & dissipe les matieres coagulées par l'acidité acre, volatille & maligne de la cause verolique. Pour cet effet il met la masse du sang dans un mouvement, & une fermentation extraordinaire, en laquelle les humeurs sont beaucoup émües & poussées, non-seulement par les sentines publiques du ventre & de l'utine : mais generalement à toutes les parties : mais parce que les tenuës sont fort exaltées, & d'une nature propre à suivre ce mouvement, elles sont portées aux parties superieures, pour se décharger par les vaisseaux salivaux dans la gorge, & fornissent une matiere souvent fort abondante, capable de produire le flux de bouche. Cette circonstance a fait parmi les plus speculatifs, des grandes difficultés sur lesqu'elles on demande si l'on peut guerir de la Verole, sans le secours de cette évacuation, ny des autres. On estime quoy qu'elles n'arrivent pas, que les malades peuvent guerir; ainsi que nous l'avons observé en plusieurs infectés de ce mal contagieux, qui en sont entierement gueris, sans aucun rétour ny rechûte. Il n'y a rien à dire contre une experiance aussi-bien reconnuë, si l'on fait reflection que le Mercure donne le flux

de bouche à ceux qui n'ont aucune marque ny soupçon de cause verolique, comme à ceux qui en sont infectés. Ainsi le flux de bouche est l'effet du Mercure appliqué generalement aux personnes qui osent s'en servir; c'est pourquoy il ne peut être un signe de guerison assuré, à quel degré qu'il puisse aller.

Que si les autres évacuations arrivent, & particulierement le flux de bouche, la guerison est plus seure, par la raison qu'il y a sujet de croire, que les humeurs étans plus faciles à separer, elles ont suivi le mouvement que le specific leur a donné, aidé par la cause antidotaire, pour produire l'effet d'une parfaite crise. Les Scavans y font peu d'attention, & ne s'étonnent pas lorsque ces évacuations manquent, parce qu'ils sont persuadés, que la guerison entiere de cette maladie consiste absolument au grand effet de l'esprit balsamique & antiddtaire du Mercure, qui contient cette vertu éminament & préferablement à tous les remedes du monde. Il peut par cette vertu admirable, éteindre la cause verolique sans aucune évacuation, & dissiper parfaictement les accidens les plus rebelles, comme nous l'avons remarqué tres-souvent en plusieurs malades, qui sont gueris entierement par le seul usage du Mercure, sans aucune évacuation & sans souffrir.

On ne peut douter quand les accidens, qui sont les signes univoques, & les plus particuliers de la Verole, comme les chancres, pourreaux, poulains, ulceres, pustules, nodus, & tous les autres equivoques sont gueris absolument, sans l'aplication d'aucun autre remede exterieur, auquel on puisse attribuer leur guerison. Ces signes équivoques sont tous ceux qui se manifestent sous la complication, & sous les apparences d'une autre maladie, & procedent d'une cause verolique, que l'on ne peut connoître, que par la rebellion invincible à une guerison parfaicte, quand les causes malignes ont precedé, qui n'ont pas esté methodiquement gueries.

*Quæ relinquuntur in morbis, recidivas facere consueverunt.* Hippoc.

Il faut observer que la vertu de ce dissolveant est si forte, que toutes les calosités, les duretés, & les nodus produits en cette cause maligne, sont dissipés par la vertu de ce sel alcalin, fixe, ou volatif, que le Mercure contient, quand il est appliqué avec methode. Elle consiste à luy donner le temps de penetrer, & de communiquer sa vertu sur un sujet bien preparé, avant que d'émouvoir comme il arrive, quand on le donne avec trop de precipitation, & principalement dans l'usage du parfum, qui émeût toûjours si promptement,

qu'il ne donne pas le temps au remede de s'insinuer, d'entrer, & de penetrer autant qu'il est necessaire pour guerir. Dans la celerité il n'a le temps que de toucher à la superficie de cette cause, d'émouvoir & dissiper le plus subtil, & le tenu sans arriver au grossier & au terrestre, d'où vient que les Veroles commencées, manquées par le parfum, sont ordinairement incurables où difficiles à guerir.

C'est pourquoy il manque souvent de produire une entiere guerison, parce qu'il émeut trop tôt, & avant que de penetrer, comme nous l'avons observé en ceux qui avoient esté traittés par ce dernier remede, soit en vieille où en recente Verole, & n'ont point esté gueris. Ce qui les oblige de repasser par une plus certaine & plus seure methode, comme est celle des frictions, des emplatres, & principalement des panacées, dont nous voyons des cures merveilleuses, avec moins de scandale, d'embarras & plus de succés.

Il est vray que l'on ne peut exprimer les effets du Mercure, en cette preparation, qui produit en peu de temps & parfaictement, tout ce que la plus longue experiance nous a fourni jusques à present; c'est pourquoy nous pouvons dire sans exagerer, & à l'eloge de ce remede, qu'il a surpassé tout ce que l'antiquité & ceux qui nous ont precedé ont inventé, pour la cure de cette maladie, puis qu'il opere une guerison parfaite en peu de temps, où les autres avoient manqué. *Est quoque cunctarum novitas gratissima rerum.* Ovid.

Ce n'est pas assés pour établir l'excellence de cette preparation de publier simplement les grands effets, qui la rendent si recommandable parmi ceux dont les lumieres en sçavent faire une juste difference & une loüable application, où les plus sçavans ont toûjours donné tous leurs soins & leurs applications les plus particulieres. Il faut joindre l'experiance à la raison, & faire connoître à ceux qui en sont moins informés, ce qui a determiné les Medecins à perfectionner cette nouveauté, pour guerir plus heureusement une si grande maladie, & ensuite expliquer fort exactement les sujets, & les motifs, qui ont donné lieu au chois que l'on a fait de ce remede.

Il y a plusieurs raisons qui ont obligé les Medecins les mieux versés en la connoissance du specific, à preferer le remede dont il est question à tous ceux dont l'antiquité a crû triompher sur la posterité en la cure de la Verole. La premiere se tire de la preparation du Mercure, que l'on doit purifier d'une maniere si particuliere, qu'il augmente sa vertu, par cette bonne disposition, & pour acquerir une penetration & un activité si parfaite, que la malignité ne

puisse resister à sa force ny à son action, en quel degré qu'elle soit; de maniere que le Mercure ne soit empêché par aucun mélange capable de luy faire obstacle.

On a reconnu que le Mercure est chargé considerablementd'i mpuretés de diverse nature, ce que l'on observe évidemment quand on le precipite dans l'eau forte pour le dissoudre; Tellement que sur quatre onces de Mercure ainsi preparé à petit feu sur le sable, & precipité une seconde fois dans l'eau marine, ensuite lavé dans l'eau de fontaine, la partie crasse & terrestre, qui n'a pû entrer en dissolution, & les autres heterogenes restent au fond de la fiole.

Le Scavant Scroderus dit, que le meilleur Mercnre est celuy dans lequel on ne trouve point de parties arcenicales, antimoniales, de cuivre & de plomb. Ce dernier est souvent adjouté par la mauvaise foy de ceux qui le vendent, & qui ne peut de même que les autres parties plus dangereuses être separé par le chamois, quelque soin que l'on prenne de le purifier. Ils empêchent aussi le grand effet du Mercure, quand toutes ces impuretés restent confuses, lesquelles sont veritablement l'obstacle d une entiere penetration, jusque dans la moële des os, pour éteindre par cette qualité antidotaine la cause maligne, & produire une guerison, que l'on doit esperer d'un remede exactement preparé.

La necessité de separer tous ces heterogenes que l'on trouve dans le Mercule, est bien exprimée par le Docte Scroderus capite 15. *de mercurio pagina* 341. *colomna* 1. en ces termes. *Mercurius non æque bonus existit sed variat tum ratione inquinamentorum, quibus non nunquam per se in terra conspurcatus est, non nunquam à malevolis adulteratus venditur.*

*Natali loco censetur optimus, qui eruitur è mineris auri, vel argenti, & hinc præfertur ungaricus, & hispanicus.*

*Inquinamentorum ratione prævalet, qui minus scatet commixtione arcenicali, antimoniali, saturnina, cadmiosa, quibus non nunquam in terræ cuniculis venenosus venditur, & qui minus falsaria artificis manu adulteratus est. Adulterare enim, eum adeo exacte norunt plumbi scilicet, & mercurij beneficio, bismuthique commistione, ut quoque simul per corium transire æque ea queant, adeoque difficile sit fucum cognoscere. Ea propter ne-qua incautus decipiaris, non è re erit hæc bonitatis signa observare.*

*Primò Mercurius censetur bonus, qui per retortam propulsus, nihil recrementi relinquit.*

*Secundò qui in cocleari argenteo evaporationi super prunas expositus,*

*maculam cocleari relinquit flavam, aut albicantem, non nigram aut fuscam.*

Les reflections que l'on doit faire sur l'experiance, qui nous aprend que le Mercure est souvent rempli, de ces heterogenes observés exactement par ceux, qui travaillent sur ce sujet, & par l'authorité de ce grand homme, que nous venons de citer, sont que l'on ne doit pas s'étonner, si le Mercure pris au hazard & à l'avanture, sans preparation, pour être mis dans les onguents, & dans les emplatres qui servent à la cure de la Verole, produit plus souvent qu'on ne croit de de mauvais, dangereux & violens accidens.

Si l'on fait quelque attention à ce raisonnement, peut-on douter de la necessité de purifier le Mercure, avant que de le mettre dans les emplatres. Il ne faut pas être fort penetrant pour juger que le Mercure restant chargé de tous ces heterogenes plus où moins, quand on l'employe dans les preparations, qui servent à cette guerison puisse produire le même effet, & guerir aussi parfaitement qu'aprés avoir esté purifié. Cette disposition augmente son action & son activité, comme les plus scavans Artistes l'ont proposé par toutes les operations, qui nous sont connuës, que nous lisons dans leurs Ouvrages, & particulierement dans la composition de la panacée.

Je n'entre point dans la decision de toutes ces differences, ny je ne m'explique point sur ce que l'on en peut faire, le succés doit nous déterminer; car la preuve la plus certaine d'un excellent remede est de guerir parfaitement, promptement & avec moins de peine, *cito, tuto; & jucunde.*

Sur le parti de la panacée, il n'est personne qui ne croit avoir trouvé le bon remede, & ne se flatte d'avoir mieux rencontré que tous les autres, & l'on publie hautement sa vertu; pour moy j'admire cette loüable émulation, & les soins que les Scavans prennent d'inventer où d'ajoûter aux nouvelles découvertes, quoy que l'un soit plus facile que l'autre. *Facilius est inventis addere, quam invenire.* Roder. à Cast.

La seconde raison est tirée de la facilité & de la seureté qu'il y a de se servir de ce remede, que l'on donne par la bouche soir & matin une fois où deux fois par jours, dépuis dix grains jusques à vingt-cinq, plus où moins, suivant la force & la disposition des corps, & de l'effet qu'il produit. Cette maniere est sans aucun danger de trop émouvoir, & d'exciter de violens accidens, quoyque le Mercure ainsi preparé & pris en petites doses soit d'abord actué & distribué,

sans qu'il souffre aucune alteration, n'y diminution de sa vertu. C'est pourquoy, par l'effet d'une loüable fermentation, qui l'exalte, & le volatilise, il est porté à toute l'habitude sans aucun rétardement par la depuration & la preparation qu'il a reçû, & luy donne la force de penetrer avec plus de vivacité, pour produire un plus grand effet.

Au contraire le Mercure mis dans les onguents & dans les emplatres, chargé de tous les heterogenes & des impuretés, que Nous avons remarqué cy-dessus, avec le Sçavant Scroderus, qui ne peuvent point être separées par les voyes ordinaires, quelque soin que l'on prenne d'y réüssir. Elles l'affoiblissent extremement, & le rendent plus capable d'exciter une agitation turbulante, infructueuse, & perillieuse, que de produire une crise loüable & parfaite. On a beau le passer & repasser par le chamois, jusques à cent fois, si l'on veut, il n'a pas la même force; car elle est beaucoup diminué par la graisse & les emplatres, qui émoussent les pointes, & embarrassent extremement le volatil, la partie subtile & penetrante, en laquelle reside toute sa vertu & son activité.

Il est a remarquer, que le Mercure appliqué en ces deux manieres, doit tout embarrassé qu'il est, entrer dans les pores du cuir, penetrer les tegumens & les chairs musculeuses, suivant les differens sujets, plus où moins epoisses, pour être communiqué à la masse du sang, aux visceres & aux autres parties, où il est necessaire qu'il puisse arriver. Cependant cette penetration des pores, des chairs, & de differentes parties, peut alterer ou diminüer la vertu & la force du Mercure, lequel par toutes ces raisons bonnes & solides, ne peut produire d'aussi grands effets, que ce remede particulier, lequel entre par la bouche tout d'un coup, *integis viribus*.

On peut objecter, que si la vertu du Mercure étoit tellement affoiblie par le mélange des heterogenes, il ne produiroit pas un aussi violent flux de bouche, que nous l'avons observé en plusieurs, aprés l'aplication des emplatres ou de l'onguent. On répond que le flux de bouche n'est pas toûjours l'effet d'un bon succés, que produit le Mercure, puisque l'on peut guerir de la Verole sans flux de bouche, & sans les autres évacuations du ventre & de l'urine, comme dessus & que ceux qui manient l'onguent pour l'appliquer, qui n'ont point de mal Verolique, en souffrent souvent de trés violens.

La difficulté pour la guerison n'est pas au flux de bouche simplement : mais à l'exciter par un Mercure purifié, & qui puisse dans

ce mouvement d'humeurs penetrer à la racine du mal, par sa qualité antidotaire, plus efficacement que celuy duquel les heterogenes malins n'ont point esté separés. Il est certain que la violence du flux de bouche dont plusieurs sont morts, ne provient pas seulement du Mercure, appliqué par excés : mais principalement par le mélange des heterogenes, & sur tout des arcenicaux mêlés avec le Mercure dans la terre où il a esté trouvé, compliqué de ce pernicieux mélanlange. Il excite de violentes & dangereuses agitations dans les humeurs, & jettent les malades dans le dernier malheur, par la qualité du poison attaché au mercure, & c'est tout ce qu'il faut separer dans le sentiment du Docte Scroderus, & par toutes les regles de la raison & de la methode.

Combien de malades sont peris par la malignité de ce poison arcenical, qui n'a pas esté separé, avant que l'employer dans les emplastres & dans les onguents; car il n'appartient pas à tout le monde, de faire les reflexions indispensables à la necessité du choix du Mercure bien preparé & bien deparé. Cependant le malade en meurt, & parce que les Morts ( dit M. *** ) sont de bonnes gens, qui ne se plaignent jamais, & que l'on n'ose faire du bruit en ces occasions scandaleuses, les parens même le cachent comme meurtre, & celuy qui s'en est mêlé, pour se mettre à couvert des reproches, qu'il ne peut éviter, attribue la cause de ce malheur à une legere desobéïssance, à un rideau tiré, qui a donné trop d'air au malade, comme il la voulu, à la decoction tres-inutile, que le malade a refusé, au vin que la garde luy a donné secretement, à une trop longue conversation, aux impatiences & aux douleurs que causent les remedes.

L'on s'excuse par tous ces foibles endroits, & on ne parle point des heterogenes mêlés avec le Mercure, que l'on n'a point reconnu ny separé suivant le conseil du Docte Scroderus; on n'en doit point être surpris, parce que peu de gens sçavent cette circonstance, & qu'ils sont à ceux qui en échapent les veritables causes, qui ébranlent les machoires, arrachent les dents, où en carient plusieurs, dont les nerfs sont extremement affoiblis, & laissent les malades dans une tres-facheuse impuissance de se pouvoir rétablir, & de languir dans une cruelle incertitude, d'être gueris, & quittes de ce malheur, aprés avoir tant souffert & risqué la vie.

Pour mieux établir la necessité de purifier le Mercure, & de faire connoître le danger, où les heterogenes poisons & malins jettent les malades, quand ils n'ont point esté separés du Mercure avant qu'ê-

tre appliqués. Il est tres-important de dire, que j'ay esté appellé chez plusieurs malades qui sont morts aprés la deuxiéme & la troisiéme friction, où aprés l'application des premiers emplatres, avec des sincopes, des vomissemens, des sueurs & les extremités froides; veritablement empoisonnés par l'heterogene poison arcenical, que l'on trouve mêlé avec le Mercure, & dont-il n'avoit pas esté separé.

J'ay connu un Chirurgien qui se servoit des pilules de Mercure depuis long-temps sans aucun risque ny danger, & assés heureusement pour la Cure des maux veneriens, ne connoissant pas d'autres meilleurs remedes, il les donnoit indifferamment & sans crainte, à toute sorte d'âge & de sexe. Le malheur voulut qu'il en fit une preparation semblable aux precedentes, de laquelle moururent deux personnes à la premiere prise, ce qui ne luy estoit jamais arrivé, je luy conseilay de jetter ces pilules, par la raison que le Mercure se trouve quelques-fois mêlé naturellement avec l'arcenic, dans certaines miniéres où ils sont confondus, & pour les separer à l'avenir, de le faire passer au feu dans la retorte, afin de le purifier ce qu'il fit, & il ne luy arriva rien de pareil.

Ces terribles exemples m'ont fait penser à chercher la cause de ces morts promptes & soudaines, & aprés avoir travaillé à l'anatomie de ce remede, j'ay reconnu (suivant le sentiment du Docte Scroderus & de plusieurs autres scavans Auteurs, qu'il ne sortoit pas pur de la terre, & que tant de preparations que nos meilleurs Auteurs ont fait sur ce sujet, n'ont esté que pour separer les heterogenes, si fort opposés à l'effet de cet excellent remede. Feu mon Pere qui a traité un si grand nombre de verolés, & avec un si grand succés, ne se servoit jamais d'aucun Mercure, qu'il ne l'eût fait passer par le feu & par la retorte, pour le purifier entierement : il luy venoit aussi une si grande affluence de malades, qu'il en refusoit la moitie, pour faire trialles de fines sur le tout.

Mais on objectera que si ce mélange d'heterogenes malins étoit veritable & admiscible, les malheurs qui pourroient provenir de l'usage du Mercure seroient plus frequens, & nous en voyons plusieurs qui se vantent, que pendant tout le cours de leur vie, il ne leur est jamais rien arrivé de sinistre sur ce sujet.

*Lingua errans non vera dicit*, Prov.

Je conviens que le mélange des heterogenes malins & arcenicaux, n'est pas frequent, cependant il est tres-veritable, & quoy qu'il n'arrive pas souvent, il peut jetter dans le malheur celuy qui s'en méfie

le moins

le moins. Mais auſſi tous ceux auſquels pareils accidens ſont ſurvenus à leurs malades, ont pris tant de ſoin de les cacher, qu'il eſt impoſſible de répondre juſte à cette objection, & de rien établir ſur la frequence & ſur le nombre des morts, c'eſt ce que perſonne ne peut ſçavoir; car on n'oublie rien pour empêcher que les plus curieux ne puiſſe penetrer dans le ſecret d'un malade mort inopinement, contre la penſée de celuy qui donnoit le remede, duquel il eſt peri. Les Cloches n'en ſonnent pas, pour enterrer le plus ſecretement que l'on peut dans Lyon, un homme mort à Paris, on n'entreprend pas de pareilles Cures, que l'on ne ſuppoſe un voyage; c'eſt pourquoy les mauvaiſes nouvelles n'éclattent jamais, que les jours auſquels le Courrier arrive. Ainſi pour connoître le nombre des morts en cette maladie on ne peut le ſçavoir, car perſonne n'avoüera ſa turpitude; il eſt donc inutile de faire des objections en l'air ſur une queſtion dont-on ne peut être éclairci, parce qu'on prend autant de ſoin de cacher la mort que la maladie.

*Mendacium non querit teſtes.*

On ne ſcauroit finir cette objection, & faire une réponſe plus forte & plus plauſible que d'alleguer l'authorité du Scavant Scroderus dõt perſonne ne peut douter, ny de tant d'autres illuſtres, qui ont écrit ſur le mauvais ſuccés du Mercure. Ces deux exemples ſuffiſent dans une occaſion, où il n'eſt pas permis au Medecin de nommer perſonne, parce qu'il a fait le ſerment de garder inviolablement le ſecret comme un Confeſſeur; que s'il falloit citer le nombre des morts & les circonſtances, il y auroit dequoy faire un grand Livre, & fatiguer extremement le Lecteur, ſur un ſujet où l'authorité de ceux qui ont écrit, ſuffit ſans rappeller toutes ces hiſtoires.

Pour prévenir tant de malheurs & de diſgraces, il eſt abſolument neceſſaire de purifier le Mercure de l'arcenical, & de tous les autres heterogenes, que l'on ne ſçauroit ſeparer par le chamois, qui ſont de grandes oppoſitions pour la gueriſon de la Verole, bien qu'il ne faſſe pas mourir, comme l'arcenical; car la miniere du Mercure n'eſt pas toûjours jointe à celle de l'arcenic.

Il faut donc convenir par les ſoins que l'on prend de purger le Mercure des heterogenes nuiſibles de l'excellence, & de la perfection de la panacée, qui guerit tres-ſeurement ceux qui ont eſté manqués par les emplatres & par les onguents; c'eſt une découverte admirable, qui ſurpaſſe tout ce que l'on a imaginé ſur la Verole, & nous fait voir que les emplatres & les onguents ſont les erreurs

des Anciens, auſſi-bien que les ſueurs qui les precedoient. C'eſt pourquoy on a fait tres-ſagement de les retrancher, non pas ſeulement comme inutiles : mais parce qu'elles rendoient la Verole incurable en pluſieurs temperamens maigres, & deſechés ; car cette humeur contagieuſe deſtituée de ſon vehicule, s'attachoit ſi fortement aux parties, ſur leſquelles elle tournoit les ravages qu'elle produit ſi ſouvent, que le ſpecific ne pouvoit la ſeparer ny l'éteindre.

*Vilia ſunt nobis, quæcunque prioribus annis,*
*Vidimus & ſordet quidquid ſpectavimus olim.* Capurn.

Il n'eſt point de Medecin au monde, qui ne ſcache parfaitement que la feroſité, eſt le ſujet de la ſueur, le frain & le vehicule des humeurs, & particulierement de la cauſe maligne, comme des autres, qui ont une extreme neceſſité de ce ſecours, ſans lequel il ſeroit preſque inutile d'entreprendre cette gueriſon.

C'eſt la raiſon pour laquelle on a ſubſtitué le laict, & les bains domeſtiques aux ſueurs, qui augmentent le vehicule, & adouciſſent cet humeur acre corroſive, & la preparent merveilleuſement à recevoir le grand effet du Mercure qu'il faudroit pouſſer à l'extreme, & mettre le malade en danger, pour ſoûtenir la penetration qu'il doit faire.

On peut eviter tous ces inconveniens, quand par l'effet des ſerieuſes reflections, qui nous font connoître, que tous les corps naturels, fluides, & ſolides, ont leurs parties ſubtiles, tenuës, volatiles, craſſes, & terreſtres, dont les premieres ſont tellement compliquées & engagées avec les groſſieres, que leur force, & leur vertu eſt reprimée & affoiblie par ce mélange, qui fait la confuſion dans tous les corps, quand ils ſont derangés. Elle empêche auſſi qu'elles ne ſe repandent facilement, & communiquent tout l'effet qu'on peut attendre dans ſon uſage, où ſi l'on y trouve quelque défaut, & que le ſuccés, qu'on peut en eſperer, n'eſt pas ſi heureux qu'on ſe le propoſoit, il le faut attribuër à cette complication, & à la confuſion qui rend la vertu des corps inutile ou vicieuſe, comme au vin pouſſé.

L'excellence & la perfection de la Chimie, cette loüable & merveilleuſe ſeparation du pur & de l'impur, du ſubtil & du terreſtre, eſt un ouvrage, qui copie parfaitement ce qui ſe paſſe dans l'interieur de l'homme, par la ſeparation continuelle de l'aliment & de l'excrement, pour perfectionner ſon action, & donner à l'animal la nourriture propre à ſoûtenir ſa vie. Sans le ſecours de cette operation admirable, la nature univerſelle & particuliere ne pourroient pas

ſubſiſter ; car la confuſion & le mélange des parties vicieuſes & impures cauſeroit des alterations ſi préjudiciables , que la conſervation & le cours d'une vie aſſés briéve finiroit trop tôt , & ne donneroit pas aux créatures le temps de voir le cours d'une durée convenable à leur être.

Il faut conclure par tout ce raiſonnement, que les preparations qui ſervent à rectifier les ſujets deſquels on doit faire un uſage , pour le rétabliſſement de la ſanté , ſont ordinairement des remedes plus parfaits & plus exquis, que ceux dans leſquels l'utile & l'inutile , le ſubtil & le groſſier reſtent en confuſion. Ils ſont toûjours dans une oppotion continuelle des parties , & ſouffrent une contrarieté qui les affoiblit tellement , qu'il faut les ſeparer & les deſunir , pour leur donner la liberté & la force de ſe répandre , afin d'agir dans toute l'étenduë de leur activité, & pour produire un effet qui réponde à la vertu qu'ils ont acquis , par la ſeparation des parties qui leurs ſont oppoſées.

C'eſt l'avantage que l'on tire de la panacée , & le fruit que l'on reçoit de ce grand travail de purger ſi parfaitement le Mercure des parties heterogenées , qui luy ôtent la vertu & l'activité en laquelle reſide la penetration, qui eſt auſſi forte qu'il eſt exactement purifié , par le moyen deſquels, ont ſe ſert pour y parvenir. Cette preparation fournit un auſſi grand remede , non - ſeulement à la Verole, mais encore aux écroulles , à la teigne , au ſcorbut & à pluſieurs autres maladies ou le Mercure donné ſuivant la methode des Anciens , produit des effets forts éloignés & fort differens à ceux de cette nouvelle practique.

C'eſt ce qui doit perſuader, que le Mercure bien depuré , & bien preparé , mis en panacée , pris par la bouche , comme nous l'avons propoſé par la ſeparation du pur & de l'impur , eſt d'un effet plus actif, & plus fort que l'onguent, & les emplatres , qui excitent ſouvent de plus grands mouvemens que la panacée , & penetrent moins dans l'interieur des parties infectées , pour la deſtruction de la cauſe maligne. Ce Mercure eſt retenu par le mélange du terreſtre, & des autres heterogenes malins , qui nuiſent à ſon action & cauſent plûtôt un mouvement confus dans les humeurs qu'une operation critique, & directe à la penetration du levain verolique , propre à l'extirper & à l'éteindre.

Ce ſont à peu prés les raiſons qui demontrent la difference du Mercure bien depuré & rectifié , d'avec celuy que l'on croit déchargé de ſes heterogenes , quand il a paſſé par le chamois, duquel les pores ne ſont pas aſſés reſerrés, pour rétenir la partie terreſtre, & les autres

impuretés dont-il est chargé. Il faut de plus grands sécours que ceux desquels on se sert pour y parvenir, puis qu'un nombre infini d'operations dans la Chimie, nous preuvent évidemment la necessité de purifier les corps pour en faire un usage, qui puisse accomplir les intentions que l'on se propose quand on y veut réüssir.

Tous les Scavans sont entierement prévenus, par tant de grands exemples, & d'operations si utiles dans la Chimie, que les mineraux, & les métaux, d'où ils tirent les plus excellens remedes, ne sont pas capables de produire tant d'admirables effets, pour le rétablissement de la santé perduë, si toutes ces operations n'acquierent aux matieres sur lesquelles on travaille une nouvelle & plus parfaite disposition, par le rétranchement des parties impures, & par un assemblage des pures. Combien de fois jette-t'on dans le creuset, & dans tous les autres vaisseaux desquels on se sert dans la Chimie, l'or, l'argent, le fer, le cuivre, le plomb, l'étein, le mercure, l'antimoine, le souffre, le vitriol, l'arcenic & tant d'autres sujets, que pour travailler à leur depuration, & acquerir quelque degré de perfection qu'ils n'avoient pas, où pour faire un grand antidote du poison le plus pernicieux.

Ce seroit une merveille si le Mercure seul n'étoit pas chargé d'heterogenes & de matieres impures, qu'il faut rétrancher comme aux autres, pour le rendre plus propre à servir dans l'usage auquel il est destiné afin d'agir avec plus de penetration & de vigueur sur la cause en laquelle il est l'unique antidote. Pour le perfectionner & augmenter sa vertu, combien à-t'on inventé de préparations de decoctions, de distillation, de calcinations, de corrections, de rectifications, de précipitations, de sublimations, d'extractions, de liquations, & tant d'autres manieres differentes, que l'on trouve dans les Auteurs qui ont plus travaillé sur le Mercure, que sur toutes les autres matieres, pour en tirer les plus excellens remedes du monde.

Ils nous ont apris par ces recherches utiles & curieuses, que le Mercure mis en emplatre & en onguent, étoit encore dans un état fort defectueux, qu'il faloit par toutes les experiences qu'ils ont fait, le mettre en état d'agir & de produire le bien que l'on se propose. En effet le Scavant Scroderus considere la purification du Mercure par le chamois, comme la chose du monde la plus inutile, l'impur passe comme le pur & l'exquis, ainsi que ce grand homme la observé, & que je l'ay fait remarquer. C'est pourquoy il a trouvé d'autres moyens pour y arriver, que nous admirons dans ces ouvrages, & chez tous

les autres Scavans, qui en ont écrit, où l'on voit l'art de le purifier, & de rectifier toutes les matieres.

Aprés toutes ces reflections, sur la guerison de la Verole, n'a-t'on pas sujet d'être surpris des discours peu respectueux & mal-honnêtes de la plus grande partie des Chirurgiens, qui osent publier à tous les malades infectés de la Verole, lorsqu'ils veulent prendre conseil des Medecins, qu'elle n'est point de leur connoissance, & que cette maladie leur appartient entierement. Ils en parlent comme s'il étoit possible qu'il arrivât quelque indisposition à l'homme, où Messieurs les Medecins n'ayent cent fois plus de lumiere, de penetration & de connoissance, que des personnes, dont plusieurs sortis d'une naissance abjecte on mené une vie vile & rempente, sans education & sans autre instruction, que celle de sçavoir raser, saigner, & donner quelques remedes à baton rompu qu'ils ne connoissent pas. *Ineptiam celare, meliùs est quam in medium proferre*, Stob.

Sans rien ôter à ceux qui ont quelque merite dont l'origine est bien connuë, combien en voyons nous, qui n'ont qu'une rotine grossiere, destitués du bon sens, & ne suivent que des manieres qu'ils ont apris par d'autres ignorans aussi aveuglés qu'eux mêmes, arrêter les gonorrhées à contre temps, en supprimer le cours, brûler les chancres, repercuter les poulains & renverser l'ordre de la veritable methode, pour enfermer le Loup dans la Bergerie, & faire d'une Verole particuliere une generale.

Je fus appellé il y a quelques jours pour voir un gentil-homme, qui étoit entre les mains d'un empirique, pour le guerir d'une gonorrhée, & d'une douleur considerable, à l'œil droit: mais lassé de ce malheureux, sans aucun soulagement, il resolut d'appeler un Chirurgien de cette Ville, qui s'est donné assés mal-à-propos quelque reputation, pour les maux des yeux, & pour les maux veneriens. Il fit d'abord parade de son grand merite, & luy dit, ne sçavez-vous pas que je suis le premier homme du monde, pour le mal que vous avez, & pour toutes choses. Sur ces rodomontades, le Gentil homme crût avoir trouvé l'oracle, & qu'il faloit s'abandonner aux instances qu'il luy fit, & à ses vaines promesses. Il a donc tenu pendant trois mois le malade, qui luy prétoit sa chaise à Porteur soir, & matin, pour tout le temps qu'il là vouloit sans aucune apparence de guerison. Ils ont enfin rompu, parce qu'il n'a pas eu plus de succés, que l'empirique; car il devoit le guerir entierement tous les huit jours, & il est aussi mal que jamais.

On auroit bien d'autres exemples à citer, sur de pareilles gascona-

des, qui sont allé jusques à l'extrême contre l'honneur de la Medecine, je passe toutes ces pauvretés sous silence qui partent de gens, que l'on peut dire être d'un mérite emprunté, & plus dignes de pitie que de colere; car l'injure ne deshonore que celuy qui la profere, & couvre de confusion sa témerité.

*Lingua & ignis duplex incendium.*

Voila à quoy aboutissent ces discours inutiles & ces ridicules ostentations qui doivent être repoussées aussi vigoureusement qu'elles sont avancées avec trop d'effronterie, parce que nous voyons tous les jours des personnes de cet ordre tellement aveuglés en leurs entreprises, qu'ils y perdent la tramontane dans le chemin le plus beau & le plus facile.

Il les faut voir & les entendre dans les occasions, où la Verole ne se manifeste que par des signes équivoques, comme ils sont embarrassés, & combien ils s'éloignent de la connoissance de cette Maladie, quand il faut récourir aux anamnistiques, pour juger de l'équivoque. C'est l'affaire & la decision d'une personne tres-éclairée où ces demi Scavans extremement prévenus en leur faveur échoüent, & tombent en confusion, lorsqu'ils ont la hardiesse de contester quelque chose à Messieurs les Medecins sur le droit qu'ils ont de connoître de ces maladies, comme de toutes les autres qui arrivent au corps humain.

*Heu quam miseros tramite devio abducit ignorantia.* Boet.

En verité, cet attentat est risible & digne du plus bas mépris, il le faut néatmoins reprimer, pour les reduire aux termes du respect & du devoir, qu'ils sont obligés de rendre à Messieurs les Medecins, comme à leurs Superieurs & à leurs Maîtres, avec lesquels ils n'ont autre droit, que celuy de dire leurs avis sur les matieres Chirurgicales, & celuy d'operer quand ils le sçavent faire.

Enfin peut on avec si peu d'intelligence disputer quelque chose à des personnes nées dans les Lettres, bien élevées depuis le berceau, qui ont passé six années dans les basses classes, pour apprendre la Grammaire, les Humanités & la Rethorique, deux ans en Philosophie, trois en Medecine, où ils ont fait tres exactement des cours celebres d'Anatomie, de Chimie, & ont apris toute l'érudition possible des anciens & de la nouvelle Medecine, où la parfaite connoissance de la Verole & la veritable methode de la guerir, n'ont pas esté oubliées.

Enfin aprés quatre années de pratique, faite du moins à quatre lieües de Lyon, pour couronner tant de travaux & d'études, il faut s'exposer à la severité de l'agrégation, du premier & du plus fameux Colle-

ge du monde, par des preuves de leur capacité, les plus rigoureuses que l'on puisse inventer dans la republique des Lettres, dont les assistans sont surpris, & ceux qui l'ont oüi dire, ont de la peine à le croire; car il faut être prest en l'acte de theorie, sur quatre cent discours d'un heure, pour quatre cent aphorismes mêlés sans ordre, comme un jeu de cartes, où Monsieur le Lieutenant Genenal pique au hazard, pour parler sur le champ. De plus en l'acte de practique, sur trois cent discours d'une heure, pour trois cent maladies mêlées de même sans ordre, dans un Livre où Monsieur le Lieutenant General pique, & sur le tout on doit être prest, pour le moins sur deux mille matieres qui s'y rencontrent, sans sçavoir en chaque acte sur laquelle le sort doit tomber.

C'est là où le cœur saisi d'un juste étonnement, l'on peut appliquer avec beaucoup de raison ces deux beaux vers de la premiere Satire de Juvenal, à celuy qui doit parler.

*Palleat, ut nudis pressit, qui calcibus Anguem,*
*Aut Lugdensem rethor dicturus ad Aram.*

Y a-t'il rien au monde, qui suprene d'avantage, que de se voir obligé de discourir sur le champ, devant une nombreuse assemblée de Magistrats, de Docteurs, & des plus Scavans de la Ville, ou Etrangers à huits ouverts; car il est permis à tout le monde d'y entrer.

Peut-on s'imaginer une occasion plus glorieuse & plus loüable à un homme, qui a l'avantage de se tirer avec honneur d'une aussi grande & si difficile entreprise.

J'ay fait sept Tomes in folio grand papier, sur les sept Livres des Aphorismes d'Hippocrate, & trois Tomes in folio grand papier pour les maladies, suivant les anciennes & les nouvelles opinions à l'usage de l'agregation de Lyon. Quelle impudence donc de vouloir disputer quelque chose, aux Docteurs qui ont passé par la rigueur de toutes ces étonantes preuves de leur merite.

Revenons à la Chirurgie, & disons que toutes leurs chimeriques prétentions, ne consistent pas seulement à la cure des maux veneriens, qu'ils s'attribuent, mais encore à l'entetement d'une vanité incroyable, en laquelle ils se flattent, que l'on doit avoir plus de confiance à leur conduite, en toutes les maladies qui arrivent au corps humain, qu'à tous les Medecins du monde. Pour cet effet ils éloignent autant qu'ils le peuvent les occasions de les appeller, & si par hazard il leur arrive de réüssir, ils ne manquent pas de se faire valoir & d'exagerer le service, d'avoir aussi bien traitté le malade que l'auroit pû faire un Medecin, & d'en avoir épargné la depense.

Les Apoticaires tombent ſouvent dans ces ſentimens de vanité, & diſputent ſecrettement aux Medecins l'honneur de réüſſir avec autant de ſuccés, que tous les plus habiles. S'ils ſcavent quelque choſe, ils l'ont apris dans le cours ordinaire de la practique auſſi-bien que les Chirurgiens, quand ils ont l'honneur d'executer leurs Ordonnances. On voit par la, que peu de gens ſcavent ſe contenir dans leur état, & que le plus grand mal, vient de la trop grande facilité de Meſſieurs les Medecins, pour des gens qui travaillent inceſſamment à les détruire.

*Peregrini quidem in viis, imperiti autem in rebus errant.* Socrat.

FIN.



De l'Imprimerie de FRANÇOIS SARRAZIN, Imprimeur de Monſeigneur le Gouverneur.